IMAGES

No. 674 — LE CAIRE (EGYPTE) 10 AOUT 1942

« GIRL IN UNIFORM »

Spécifique du « climat » de cette guerre, l'uniforme de cette jolie W.A.A.S., qui se refait une beauté, pare agréablement nos rues et nos stations estivales.

NUMERO SPECIAL

ÉTÉ 1942

20 millièmes
En PALESTINE : 25 mils
En SYRIE & LIBAN : 25 piastres

Nos lecteurs écrivent..

Media Luz

● *Mon cher ami, je ne puis vous répéter que ce que je vous ai déjà dit. Vous êtes bien trop jeunes, tous les deux, vous surtout, Media Luz masculin (Quelle drôle d'idée d'avoir choisi le même pseudonyme !), pour que votre idylle puisse avoir des conséquences favorables. Telle est mon opinion. Libre à vous d'agir comme bon vous semble.*

Gilbert

● *Ce n'est pas une lettre que vous m'écrivez, c'est un roman-fleuve. Comme vous le dites si bien, je ne crois pas qu'à dix-huit ans vous vouliez affronter les rigueurs du mariage. De plus, vous n'aimez pas d'amour la jeune fille en question que vous considérez comme une simple camarade. Pourquoi, dès lors, faire cas des ragots et des racontars ? Les bonnes gens finiront par se rendre compte de leur erreur et, croyez-moi, la réputation de la jeune fille ne sera, en aucune façon, compromise. Continuez à avoir la même attitude. Les mauvaises langues finiront par se taire et tout rentrera dans l'ordre.*

Jean

● *J'admets qu'une saine camaraderie peut unir jeunes gens et jeunes filles, mais puisque les parents de votre amie s'opposent à ce que celle-ci sorte avec vous, il vaut mieux que vous renonciez à ces sorties, certes, très agréables, mais qui pourraient avoir des conséquences fâcheuses.*

Les quatre plumes blanches

J'aime un jeune homme et je pensais être payée de retour. Hélas ! il y a quelques jours, il vint m'annoncer lui-même qu'il aime depuis longtemps une jeune fille aujourd'hui mariée et qu'il n'avait, pour moi, qu'une affection fraternelle. Imaginez, mon cher Horatius, ma tristesse et mon désespoir devant une pareille déclaration ! Dois-je ronger mon frein en silence et renoncer à cet amour qui était toute ma vie ? Aidez-moi.

● *Que voilà une bien triste chose, ma chère enfant, mais que vous dire pour vous réconforter ? A votre place, j'essayerai par tous les moyens de me détacher de lui. Peut-être votre attitude indifférente aura-t-elle le don de le faire revenir vers vous. Autrement, tant pis. Le temps, croyez-moi, se chargera de cicatriser votre blessure.*

Mlle X

● *Encore un amour déçu ! Mais que voulez-vous que je vous dise, ma pauvre amie ? Je ne suis pas un sorcier et il n'est, hélas ! pas en mon pouvoir d'influencer le sort des humains. Tâchez donc d'oublier chaque jour un peu plus. Quand le calme reviendra dans votre cœur, vous vous féliciterez, peut-être, d'avoir su faire taire vos sentiments.*

Chouchou

Je vous prie de vouloir bien me faire savoir dans votre rubrique, mon cher Horatius, ce que vous pensez de la femme au point de vue Amour, Constance, Sincérité.

● *Ce que j'en pense est très simple. Les femmes ne sont ni moins sincères ni moins loyales que les hommes. En amour elles sont capables d'autant de trahison, mais avec certainement plus de ruse et plus de perfidie. Mais quand elles aiment elles aiment plus profondément. Elles sont plus entières, en quelque sorte, dans leur amour comme dans leur haine.*

Que faire ?

Mes parents veulent absolument que j'épouse le mari qu'ils m'ont choisi parce qu'il est riche et qu'il jouit d'une belle situation. Il a cependant dix-huit ans de plus que moi et je ne l'aime pas. Que faire, Horatius ? Conseillez-moi.

● *Vos parents ont bien tort de faire pression sur vous et je vous conseillerai de leur résister sans, pour cela, manquer au respect que vous leur devez. Aucune force au monde ne peut vous obliger d'épouser l'homme que vous ne voulez pas. Mais sans doute vos parents ont-ils leurs raisons. De toute façon faites-leur comprendre votre point de vue. Peut-être finirez-vous par les convaincre.*

Femme esseulée

Mariée depuis cinq ans, mon mari commence à me délaisser et, parfois, le soir, ne rentre pas dîner à la maison. Il me téléphone pour m'avertir qu'un rendez-vous d'affaires urgent l'appelle. Mais la chose se renouvelant un peu trop souvent, j'ai émis d'abord de timides protestations, mais ai fini par prendre une attitude hostile. Cela a eu le don d'exaspérer mon mari qui m'a menacée du divorce. Croyez-vous que je doive accepter cette situation sans la moindre manifestation de révolte ?

● *Je ne sais quels sont vos rapports avec votre mari. Avez-vous des enfants ? Avez-vous fait un mariage d'amour ? En tout cas, je pense qu'il vaut mieux prendre votre mari par la douceur. Autant une attitude agressive de votre part pourra le conduire à des extrêmes, autant une bienveillante indulgence saura le toucher. Mais, naturellement, vous saurez y mettre la diplomatie nécessaire, inhérente à toute femme.*

Désolation (Beyrouth)

Jeune, riche, jouissant d'une excellente santé, ayant en quelques mots tout pour être heureux, j'ai rencontré il y a un an une jeune fille de 19 ans dont je suis devenu éperdument amoureux. Riche aussi, cultivée, ayant reçu une parfaite éducation, m'aimant elle-même beaucoup, tout eut été pour le mieux si, alors que tout le monde attendait l'annonce de nos fiançailles, je ne l'eus surprise dans les bras d'un autre. Sans lui faire de scènes inutiles, je lui annonce que nous devons nous quitter. Elle gémit, pleure. Je pars pour la montagne. Un télégramme de mon père m'invite à revenir sur-le-champ : elle avait absorbé du poison. Réconciliation, mais pas de longue durée, car après m'avoir juré une fidélité éternelle et alors que j'étais décidé à l'épouser, deuxième infidélité et deuxième tentative de suicide. A nouveau elle est sauvée. Soucieux de mon bonheur, de mon honneur aussi, je crains d'être à nouveau la cause d'un suicide. Que dois-je faire ?

● *Je ne crois pas que l'esprit de sacrifice aille jusqu'à compromettre le restant de ses jours et à mener une vie de tourmente et d'inquiétude dans la crainte de provoquer le suicide d'un être cher. Elle est tout à fait normale, me dites-vous, et n'a aucune tare. Cependant, cher ami, permettez-moi de trouver son attitude avec vous un peu bizarre et, pour le moins, contradictoire. Vous pouvez, malgré tout, tenter un dernier essai. Faites-lui bien comprendre que votre magnanimité a des limites et qu'elle sera seule responsable de ses actes. Peut-être une simple légèreté de sa part l'a-t-elle menée à vous tromper aussi ouvertement. Accordez-lui encore une dernière chance. Après ? Mon Dieu, si elle récidive, vous serez tout à fait libre alors de rompre définitivement, quelles que puissent être les conséquences de votre décision.*

HORATIUS

I M A G E S

Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"

E. & C. ZAIDAN

Directeurs-Propriétaires

Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel, Tél. 27412.

A B O N N E M E N T S

Egypte et Soudan (nouveau tarif)	**P.T. 100**
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle	**P.T. 130**
Autres pays	**P.T. 160**

Adresse : Poste Centrale - Le Caire

L'ÉCRAN de la Semaine

La Marne de Russie

En août 1914, l'Allemagne provoquait une guerre dont elle devait sortir défaite. Et pourtant, à combien de reprises, au cours de cette conflagration qui dura quatre ans, ne s'était-elle pas trouvée à deux doigts de la victoire... Les Alliés connurent des moments extrêmement critiques, mais à chaque crise, grâce à un effort de redressement animé par la foi, ils surmontèrent toutes les difficultés.

La guerre mondiale actuelle, comme d'ailleurs toutes les guerres, comporte des hauts et des bas. Ce n'est pas nécessairement celui qui mène l'offensive pour forcer la décision qui a toujours les meilleures chances de l'emporter. Car le gigantesque effort auquel il est astreint, s'il n'atteint pas ses objectifs essentiels, l'amène rapidement aux bords de l'abîme, et c'est l'effondrement soudain.

Pour compléter cette comparaison, il n'est que de penser à la campagne entreprise par Hitler dans le sud de la Russie, laquelle a été appelée à juste titre une nouvelle Marne. Une nouvelle Marne, ce l'est en effet tant par la gravité de l'enjeu que par l'ampleur des combats. La phase présente de la lutte aux approches du Caucase revêt une importance considérable. Si le gros des puits de pétrole se trouve au delà du Caucase, leur production ne peut être répartie sur les divers fronts soviétiques que par les voies ferrées, les pipe-lines et les pétroliers qui naviguent dans la Caspienne. Le principal pipe-line a déjà été coupé à Rostov et les Allemands menacent maintenant la route ferroviaire détournée qui, reliant Bakou et le port de la mer Noire, Novorossisk, à Tikhovetsk, progresse jusqu'à Stalingrad et la route de la Volga. C'est la dernière route ferroviaire du pétrole transcaucasien. D'autre part, la voie Astrakhan-Volga est actuellement menacée par l'avance nazie à l'extrémité orientale de la courbe du Don, Stalingrad ne se trouvant qu'à environ 80 kilomètres de distance. Il est évident que si le ravitaillement en pétrole des armées soviétiques venait à perdre cette nouvelle ligne de communications, il tomberait à un niveau gravement insuffisant.

Le haut-commandement allemand voudrait donc porter aux armées russes un coup fatal, en les privant de l'accès au pétrole du Caucase. Il compte par ce moyen immobiliser l'Union Soviétique en tant qu'élément combattif. Car ce que les Nazis veulent éviter et redoutent par-dessus tout, c'est qu'au moment de l'offensive alliée sur le continent, les Russes ne les attaquent efficacement sur leur flanc oriental. Ils tentent en fait par tous les moyens de prévenir une guerre totale sur deux fronts qui, conjuguée avec la révolte des peuples occupés, est leur pire cauchemar. Le développement des opérations dans le secteur du Don et au sud de Rostov nous fixera bientôt sur la question de savoir à quel point ils auront dissipé la menace qui hante leur esprit.

Carte parlante du CAUCASE

La poussée allemande s'accentue vers le Caucase, mettant en danger les puits de pétrole de Bakou et les lignes de communications britanniques. Les Allemands semblent avoir pour objectif, d'une part, la prise de Novorossisk et, de l'autre, une offensive en masse en direction d'Astrakhan (via Stalingrad) dont l'occupation couperait la route de ravitaillement anglo-américaine par l'Iran. D'autre part, la mainmise sur les mines de pétrole russes priverait les Rouges d'une partie de richesse précieuse pour la conduite de la guerre. Mais les Allemands se heurtent à une résistance acharnée de la part des Soviets et le maréchal Timochenko garde, malgré tout, une confiance absolue dans l'issue de ce combat décisif.

La reine Wilhelmine

AU CONGRÈS AMÉRICAIN

Avec la reine Wilhelmine de Hollande qui vient d'exposer aux représentants américains les grandes lignes de la politique des Pays-Bas, c'est le troisième personnage de marque qui prononce un discours au Congrès. On se trouve ainsi devant une tradition qui s'institue. Durera-t-elle après la guerre, nul ne le sait. Mais qui nierait l'avantage que présente le contact direct avec l'opinion officielle des Etats-Unis d'un homme comme M. Churchill ou du roi de Grèce ? Il est intéressant à ce propos de rappeler comment les parlementaires en général « travaillent » la politique extérieure. Les exposés que peuvent faire les ministres des Affaires Etrangères et les débats qui s'ensuivent dans les Assemblées sont loin, en effet, de constituer la véritable besogne. Ces discussions supposent une préparation minutieuse — une spécialisation — à quoi seuls les techniciens de la politique internationale se sont en principe attachés. Dans un Parlement, ce sont les membres de la Commission de la politique étrangère (élus, d'ailleurs, par la ou les Chambres) qui sont ces techniciens.

Ces hommes sont saisis par le président de l'Assemblée de toutes les questions que le gouvernement lui a transmises pour examen. Ils les étudient et les discutent « en commission » d'abord, et leur « rapporteur » se charge de faire connaître leur sentiment en séance publique. La Commission des Affaires Etrangères est en pratique l'organisme qui contrôle directement la politique étrangère de l'Etat. Elle a le droit d'inviter le ministre intéressé à se présenter devant elle pour lui fournir plus de détails, la tenir au courant des « dessous », etc... D'une manière générale, les titulaires du département extérieur collaborent très activement avec la Commission. C'est entre eux et elle, en définitive, que se prennent les décisions.

Le fait est tellement admis que les hommes politiques étrangers se mettent en rapport avec la Commission ou son président. Que d'hommes politiques orientaux, par exemple, ont été reçus et entendus à Londres à la Commission des Affaires Etrangères ! Autour d'une table de travail ou dans un salon de thé, que de difficultés ont été aplanies, et combien de votes favorables ont été préparés ! Mais l'innovation américaine porte sur cela précisément que ce n'est plus un comité spécialisé qui reçoit un visiteur distingué, mais le Congrès tout entier.

Harry Hopkins

DOIT LA VIE A ROOSEVELT



Quelle que soit la valeur technique des hommes qui l'entourent, elle ne suffit pas, en principe, à en faire des collaborateurs du président Roosevelt. Autour de lui, M. Roosevelt désire, d'abord, avoir des amis. Si les **right men in the right places** ne figurent pas encore parmi les intimes du Président, ils ne tardent pas à entrer dans le cercle de ses amitiés personnelles. Il peut alors tout exiger d'eux. M. Harry Hopkins, qui vient de se marier à la Maison-Blanche, n'est pas seulement un collaborateur éminent du Premier américain : il est attaché à lui par les liens du plus grand dévouement. En fait, M. Hopkins doit à M. Roosevelt le plus précieux de tous les biens : la santé.

Il y a seulement deux ou trois ans, M. Hopkins était bien plus près de la mort que de la vie. Ce « terrible bûcheur » avait dû d'abord ralentir son activité, et finalement abandonner tout travail. Il souffrait d'un ulcère à l'estomac. Opéré, il ne lui restait plus qu'un appareil digestif singulièrement réduit. Dieu sait de quels soins il fut alors entouré par les chirurgiens de la « Mayo Clinic », à quel traitement il fut soumis, le nombre de drogues qu'il dut absorber. Mais que peut la médecine si le malade n'apporte lui-même quelque bonne volonté à guérir et un minimum de soumission aux prescriptions de la Faculté ? Hopkins n'était pas un convalescent docile.

Revenu à ses fonctions, M. Hopkins, théoriquement remis, se trouvait sous le contrôle sanitaire direct du Président. Il n'y avait plus à plaisanter. M. Roosevelt avait fait appel aux experts médicaux les plus réputés pour prendre soin de son collaborateur. Ce fut peut-être dans le régime de M. Hopkins la période la plus sévère. Le Président avait une fois amené tous les secrétaires de la Maison-Blanche pour une croisière sur le « Potomac ». Arrivés à Miami, les jeunes attachés de la Présidence voulurent débarquer pour festoyer sur terre ferme. Hopkins aussi, naturellement. M. Roosevelt s'y opposa formellement, vu son état de santé. Et comme il le suppliait :

— Hopkins, dit M. Roosevelt, c'est bien simple : si vous insistez pour descendre, je fais immédiatement rembarquer tout le monde, et nous rentrons.

June 14 1942

Signed in the presence of the representatives of the Twenty-six nations who subscribed to the above original declaration.

Manuel Quezon
President of the Commonwealth of the Philippines

F. Castillo Nájera
Embajador de México

DEUX NOUVELLES PUISSANCES CONTRE L'AXE

Au cours d'une brillante cérémonie à la Maison-Blanche, les représentants du Mexique et des Philippines ont remis au président Roosevelt la signature de leurs présidents respectifs, le président Castillo Najera et le président Manuel Quezon qui viennent s'ajouter aux 26 signatures des Nations Unies contre les puissances de l'Axe. Voici les deux nouvelles signatures apposées sur le document officiel.

LES DECORATIONS du général de Gaulle

Le général de Gaulle est de nouveau en Egypte. Ce grand Français, qui est en même temps un grand chef, est la modestie même. Tous ceux qui ont eu le privilège de l'approcher au cours de son dernier séjour ont été gagnés par la foi communicative de sa parole. Mais si le général, comme on a pu le remarquer, ne porte jamais les médailles qu'il a glorieusement gagnées sur les champs de bataille de France, ce n'est pas à cause de la seule modestie. En septembre 1940, le gouvernement de Vichy avait décerné des milliers de décorations aux hommes capturés par l'ennemi au cours de la campagne de France. A la suite de cela, le général de Gaulle décida de ne remettre ses décorations que le jour où la France serait libérée.



L'ÉTÉ 1942, vu par Saroukhan

Haakon de Norvège

A 70 ANS



Pour son troisième anniversaire en exil, le roi Haakon de Norvège reçoit des messages de toutes les parties du monde. Les soixante-dix ans du souverain n'ont pas été oubliés de son peuple, puisque les patriotes norvégiens viennent de lui faire parvenir à Londres l'expression de leur indéfectible loyalisme. Haakon VII est en effet un de ces rois scandinaves que leurs peuples — Danois, Suédois et Norvégiens — entourent de la plus déférente affection. Les pays les plus socialistes de l'Europe sont attachés à leur monarchie, et on ne manque pas de citer à propos de Haakon VII le mot que Branting, chef de l'opposition suédoise, disait de Gustave V : « S'il fallait proclamer la République en Suède, le roi en serait le président. »

Les Norvégiens, eux, ont nettement choisi leur roi. Ils l'ont vraiment appelé sur le trône.

On sait, en effet, que la Suède et la Norvège sont restées unies, sous une même dynastie, jusqu'en 1905. Mais — chose étrange quand on pense à l'amitié qui les a liées depuis et à cette fameuse solidarité scandinave — l'histoire de cette union fut fertile en polémiques et conflits de toutes sortes. Une véritable révolution avait éclaté en juin 1905 dans le pays norvégien. Cette révolution rencontrant des sympathies au Danemark, la Norvège invite le fils du prince héritier de Danemark, Charles, gendre du roi d'Angleterre, à se rendre à Christiania, capitale d'alors, comme régent. Le vieux roi Christian de Danemark s'y oppose d'abord. Cependant, la Norvège ayant voté sa loi de séparation d'avec la Suède, il y consent et la Norvège proclame roi Charles de Danemark sous le nom de Haakon VII. Son nouveau statut fut reconnu par la France, l'Angleterre, la Russie et l'Allemagne qui garantissent pour dix ans l'intégrité territoriale du royaume indépendant (cela se passait le 2 novembre 1907).

Les conditions de son accession au trône de Norvège, le roi Haakon les a récemment rappelées aux quelques parlementaires norvégiens qui, arguant de ce qu'il ne se trouvait plus sur le territoire national ainsi que le prescrit la Constitution, prétendaient proclamer sa déchéance. Dignement et fermement, le roi répondit que la Constitution prévoyait certains cas d'exception où le roi pouvait régner et conserver ses prérogatives tout en séjournant hors de son royaume, et qu'il était, au surplus, entouré de ses ministres et d'un gouvernement régulier. Les fameux parlementaires ne se le firent pas dire deux fois. Et les Norvégiens célèbrent fidèlement — mais différemment — les soixante-dix ans de leur roi en exil.

Un journaliste, retour de Chine, dit que les prisonniers japonais dans ce pays ont abandonné tout espoir, à la fin de la guerre, de rentrer chez eux. Car leur retour couvrirait leurs familles de honte.

Il semble qu'officiellement, il n'y a pas de prisonniers japonais ; chaque disparu est considéré comme tué, et des indemnités en conséquence sont versées à sa famille. Il s'ensuit qu'un prisonnier, en rentrant chez lui, non seulement plonge les siens dans la honte, mais dément le Mikado qui a affirmé qu'il est mort.

« Manchester Guardian »

En Birmanie

LES MUSULMANS SE RÉVOLTENT

Comme aux Indes, les musulmans de Birmanie forment une minorité, mais moins importante que celle de la grande péninsule par rapport à la totalité de la population. En effet, la Birmanie compte environ 15 millions d'habitants dont près de 300.000 musulmans qui vivent en grande partie dans les régions limitrophes du Bengale, plus précisément dans la province de l'Arrakan.

C'est, d'ailleurs, dans cette province que les éléments musulmans de la population viennent de se grouper et de se révolter contre les Japonais. Ils sont dirigés par le leader Amramaya, qui appartient à une puissante et vieille famille qui a joué, de tout temps, un rôle de premier plan dans l'histoire de ce pays.

Quoique constituant géographiquement et ethniquement une partie de l'Indochine, la Birmanie est rattachée aux Indes dont elle forme une des huit grandes provinces. Sa capitale est Rangoon où résidait le lieutenant-général qui administrait la province et relevait du vice-roi des Indes.

Lorsque les Japonais envahirent le pays, il y a quelques mois, ils se servirent de leurs amis et partisans pour réduire à l'obéissance la population birmane.

Les « quislings » à la solde des Japonais en profitèrent pour pressurer la population, notamment les musulmans accusés par les Nippons de sentiments pro-anglais. La situation, au bout de quelques semaines de ce nouveau régime, était devenue intolérable. Guidés par leurs chefs qui, tous, suivent les directives d'Amramaya, les musulmans se révoltèrent et attaquèrent les postes japonais. Ils constituèrent un Conseil de Guerre présidé par Amramaya et entreprirent une guérilla générale. Leur but semble être de s'emparer du port d'Akkyab pour en faire leur quartier général.

Etudiants arabes

EN EUROPE

Bien avant la guerre déjà, bien avant la guerre de 1914 à 1918, Paris, Londres, Berlin et Rome étaient des capitales de l'orientalisme. Les savants français, anglais, allemands et italiens s'occupaient depuis longtemps des peuples arabes, de leur langue, de leur religion et de leur histoire. Il n'est, d'ailleurs, pour s'en convaincre que de songer au nombre d'ouvrages publiés par les orientalistes d'Europe sur ces questions. Mais les Congrès d'étudiants, comme celui qui vient de se tenir à Londres, ne sont pas d'usage ancien. C'est depuis une quinzaine d'années seulement que les étudiants orientaux se réunissent et se concertent sous le patronage des gouvernements européens. France, Angleterre, Allemagne et Italie ont été ainsi amenées à s'occuper de cette jeunesse studieuse à laquelle elles donnaient l'hospitalité.

En France, c'est autour de Si Kaddour ben Ghabrit, délégué du sultan du Maroc et recteur de la mosquée de Paris, que se réunissait cette jeunesse. Puissance musulmane, la France tient dans sa mouvance politique non seulement l'Afrique du Nord, mais encore la Syrie.

Plus variée est encore la composition ethnique de la population scolaire dans les universités britanniques. Les comptes rendus du dernier Congrès ne citent pas moins d'une douzaine de nationalités. Les jeunes gens qui font leurs études en Angleterre se groupent habituellement autour de leurs représentants diplomatiques respectifs, mais sans qu'il y ait même lieu de tenir un Congrès, on les rencontre fréquemment à l'ambassade d'Egypte où Nachaat pacha se plaît à les inviter souvent. Il organise des fêtes au Baïram, aux anniversaires royaux et en des circonstances diverses.

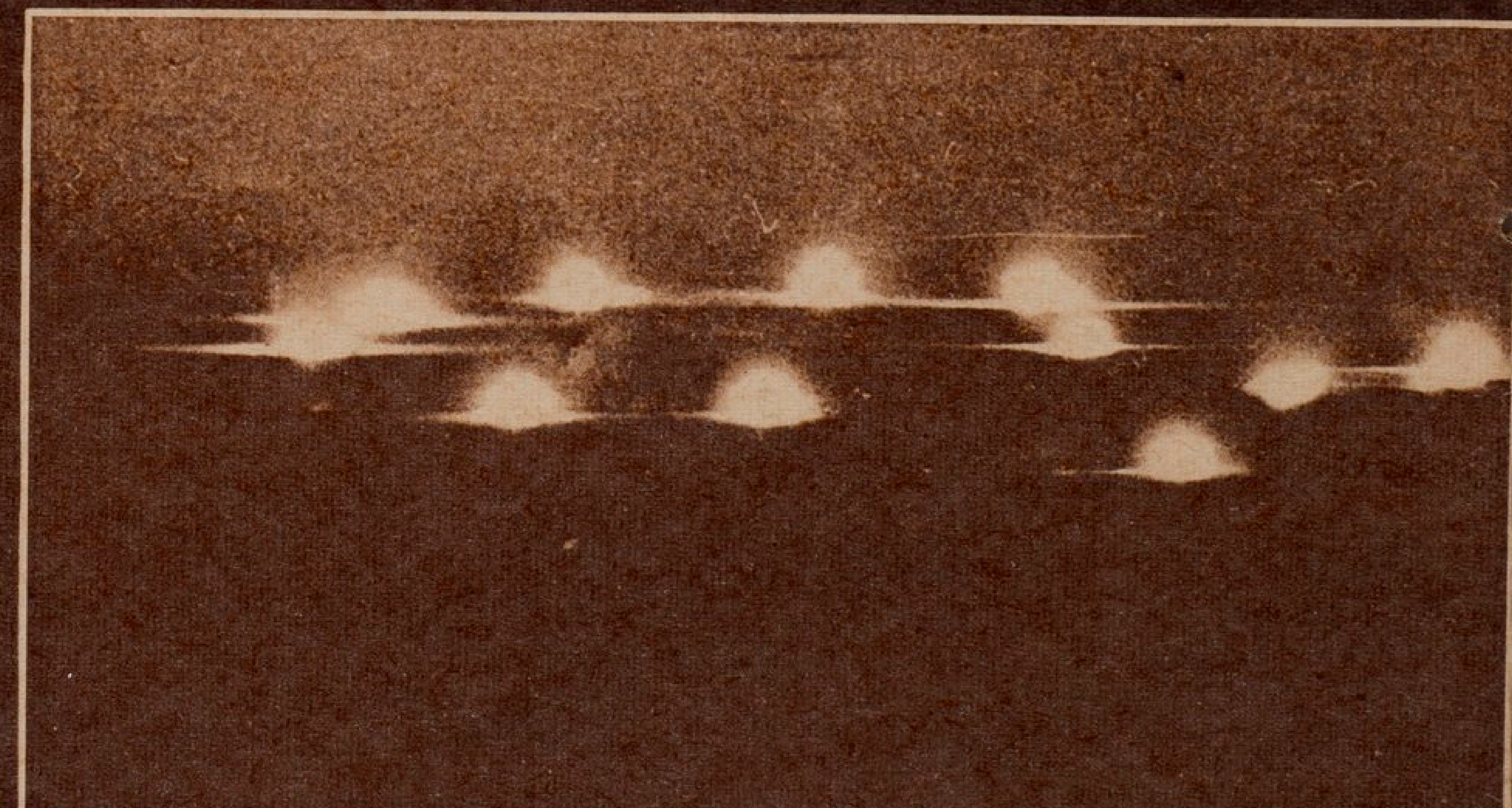
Le club arabe de Berlin était de son côté très fréquenté. Fort bien installé au Kurfürtendammstrasse, il réunissait les étudiants orientaux de tous les pays qui faisaient leurs études en Allemagne. L'Italie, enfin, offrait pareillement l'hospitalité aux étudiants arabes.





APRES LA BATAILLE DE TEL EL EISSA

Des tombes d'aviateurs allemands abattus au cours de la bataille de Tel El Eissa ont été creusées hâtivement dans le sable. Au premier plan, les débris d'un Stukas abattu par les avions britanniques.



BARRAGE

Voici une bien curieuse perspective offerte par un barrage d'artillerie britannique en pleine nuit sur le front d'El Alamein. Souvent, du crépuscule à l'aube, le désert retentit sans

Wendell Willkie

"DÉLÉGUÉ POPULAIRE" DE ROOSEVELT



Les cercles américains du Caire s'attendent à une prochaine visite de M. Wendell Willkie en Egypte. On ne sait rien, ou bien on ne veut rien dire encore de l'objet de son déplacement. Mais de ce que l'ex-concurrent de M. Roosevelt se rende également en Russie, il est permis d'inférer qu'il est chargé d'une mission quelconque par le Président des Etats-Unis. Ce n'est pas la première fois, d'ailleurs, que M. Roosevelt confie à son ancien adversaire, devenu quasiment son collaborateur depuis les élections de 1940, le soin de faire œuvre utile à l'étranger. M. Willkie s'était rendu en Angleterre peu de temps après son échec. Sa défaite, loin de diminuer son prestige, ne lui en avait conféré qu'une auréole plus glorieuse. L'homme qui acceptait si loyalement — si sportivement — le verdict des suffrages populaires et qui, plutôt que de se cantonner dans une opposition stérile à la politique rooseveltienne, se mettait totalement au service de son pays, cet homme était bien fait pour conquérir les Anglais. Entre l'Amérique et la Grande-Bretagne, il ne pouvait y avoir de meilleur agent de liaison. Le résultat de sa visite fut que les Etats-Unis redoublèrent d'efforts pour approvisionner en armes et en matériel de toutes sortes l'Angleterre et ses alliés.

M. Willkie est le personnage n° 2 en Amérique. Il préside le parti républicain, et dans l'opinion publique il se situe exactement après M. Roosevelt, qui en a fait, dit-on, son « délégué populaire », c'est-à-dire son représentant auprès des masses.

Populaire, il l'est aussi bien, et à un degré rarement atteint par un homme politique. Le 5 novembre 1940 fut sans doute pour lui une déception. Mais son échec ne diminuait pas l'enthousiasme de ses partisans. En quelques semaines, 100.000 lettres lui étaient parvenues de toutes les parties des Etats-Unis. « Continuez le bon combat », lui enjoignaient certains de ses admirateurs. « Nous croyons en vous aujourd'hui plus que jamais », l'assuraient d'autres. Et d'autres, enfin, concluaient : « L'Amérique a besoin de vous ».

Ce sera le double honneur de M. Roosevelt et de M. Wendell Willkie d'avoir su se tendre la main, par delà tout ce qui les séparait. Le bon combat, ils le poursuivent aujourd'hui ensemble, parce que l'Amérique a besoin de tous ses hommes à la fois.



Nommée à la tête de la section des W.A.A.C. (Women's Army Auxiliary Corps) inaugurée en Amérique, Mrs Oveta Hubby prête le serment d'usage en présence (de gauche à droite) du major général Myron Cramer, du général George Marshall et de M. Henry Stimson, sous-secrétaire d'Etat à la Guerre. Cette nouvelle organisation créée en Amérique est appelée à rendre des services appréciables à l'armée américaine.

La Cour d'Angleterre

EST RATIONNÉE

Sait-on que la Cour d'Angleterre est rationnée, et que le roi et la reine d'Angleterre, comme leurs sujets les plus humbles, ont reçu dès le début de la guerre les « cartes » qui leur permettent de se nourrir et de s'habiller ?

George VI aime avoir des fruits à son breakfast. Il se trouvait à la campagne, et un matin son maître d'hôtel déposa sur sa table une corbeille remplie de splendides oranges, qu'il avait mis une semaine à collectionner. Il avait un sourire de triomphe. Mais le roi jeta un coup d'œil sur les oranges et repoussa la corbeille. Le roi, déjà rationné pour le savon, le pétrole, le sucre et le reste, ne voulait pas plus de fruits que sa carte ne lui en donnait droit.

On a encadré au palais de Buckingham les cartes de rationnement qui pendant l'autre grande guerre avaient été données au roi George V et à la reine Mary. La reine, par exemple, a déjà utilisé tous ses coupons « X » : elle n'achètera pas de nouvelles robes avant quelques mois. Le roi, en revanche — qui est un officier des trois armées — ne portant pas de vêtements civils, n'a utilisé aucun de ses coupons. Ce qui se dit de l'habillement est valable pour la nourriture. A la table du roi, on ne sert qu'un plat principal, avec un entremets ou du fromage. Les domestiques ont un menu analogue. On ne sert de la viande que deux fois seulement par semaine.

Le seul produit qui ne soit l'objet vraiment d'aucune inquiétude, c'est le savon. On en a constitué des réserves qui pourront satisfaire aux besoins de plusieurs mois. Est-ce à dire que le savon n'est pas rationné à la Cour ? Il l'est bien sûr, et la reine Mary se charge elle-même de surveiller tout gaspillage. Une même ration de savon est hebdomadairement distribuée à chacun.

LE BRENNER

Pendant deux jours, les communications entre l'Allemagne et l'Italie par le Brenner ont été coupées.

Le Brenner ?

Un nom qui restera mêlé aux souvenirs de vacances et aux angoisses de la plus « grande » des guerres. Au Nord et au Sud, entre l'Allemagne et l'Italie, l'Autriche se hérisse de remparts. Les routes Nord-Sud sont rares : d'autant plus importantes, d'autant plus surveillées. Trois passes, plus aisées, sont plus suivies : Resia, le Tarvis, le Brenner. Entre les vallées de l'Inn et de l'Adige, on dirait que les événements pèsent sur le large col du Brenner. C'est la plus basse des grandes traverses alpestres.

Le sort du monde, depuis 1934, s'est joué à deux ou trois reprises sur le Brenner. Il y a huit ans, le chancelier d'Autriche, le petit Engelbert Dollfuss, tombait à Vienne sous les balles du sergent Planetta. L'Europe courait à la guerre. 60.000 Italiens, mobilisés par le Duce, sur le Brenner, retinrent l'Allemagne déjà prête à entrer en Autriche. La décision de M. Mussolini avait été rapide, et suffisante. A l'époque, on appelait le chef des faisceaux le « gendarme de l'Europe » parce qu'il montait la garde sur le Brenner...

Que de changements depuis ! C'est sur le Brenner qu'au cours de la présente guerre M. Hitler a rencontré M. Mussolini. C'est à la lisière de leurs pays qu'ils ont pris des décisions capitales, c'est là qu'ils se rencontreront encore probablement toutes les fois qu'ils auront besoin de se concerter. Une journée est vite passée. Uniformes, carabiniers et S.S. Poignées de mains. Fermé ou pas fermé, le Brenner laisse toujours passer en sens inverse le double train officiel et blindé qui descend vers Rome ou remonte sur Munich.

Les W.A.A.C.

SONT ORGANISÉES EN AMÉRIQUE

L'Angleterre nous a déjà familiarisés avec ses corps féminins que des initiales diverses désignent : W.A.A.F., W.A.A.S., A.T.S., W.R.E.N.S., etc. On les voit circuler sous des uniformes toujours coquets et seyants. Avec les Américains qui arrivent en Egypte, verrons-nous un jour les Américaines ? Les Américaines portent elles aussi un uniforme, et ont déjà un sigle : W.A.A.C. (Women's Army Auxiliary Corps). Pour la première fois dans leur histoire, les Etats-Unis ont ouvert, le 27 mai dernier, la conscription des femmes. Vingt-quatre heures ne s'étaient pas écoulées que 13.208 demandes étaient enregistrées dans les bureaux qui relèvent des neuf régions militaires entre lesquelles le territoire des Etats-Unis est partagé. Etudiantes, ouvrières, dactylos, bourgeoises, rentières, elles venaient de toutes les classes de la société. Mais des 13.208 inscrites, 450 seulement furent admises à suivre pendant deux mois les cours spéciaux d'entraînement pour officiers. Ces cours commencèrent le 15 juillet à Fort-des-Moines, Iowa.

Ces jeunes personnes ne manquent pas d'enthousiasme. Elles étaient même un peu pressées. Les unes voulaient immédiatement servir sur des bombardiers et lâcher des torpilles, d'autres préféraient la mitrailleuse. Il fallut leur expliquer qu'on n'en attendait pas autant d'elles, mais que leurs services n'en seraient pas moins appréciés. 150.000 Américaines servent aujourd'hui comme auxiliaires, et dans des domaines moins meurtriers : elles tapent à la machine, classent des dossiers, font la cuisine ou soignent des malades. Il ne s'agit d'ailleurs pas de vaine parade. Les conditions d'admission comme W.A.A.C. sont en effet sévères. Elles doivent être âgées de 21 à 45 ans, mesurer de 5 à 6 pieds et ne pas peser moins que 105 livres. Elles doivent subir un examen médical — et un examen tout court qui permet de juger de leur intelligence, de leurs connaissances pratiques et de leur culture générale. Beaucoup plus que leur silhouette ou leurs goûts personnels, ce sont les résultats de ces épreuves diverses qui déterminent leur affectation aux différents services de l'organisation.

Les W.A.A.C. sont payées. A l'école d'officiers, elles touchent 50 dollars par mois. Diplômées, elles touchent de 125 à 167 dollars (plus des indemnités). Les auxiliaires reçoivent des salaires mensuels qui varient de 21 à 72 dollars.

La Suisse :

SON RÉGIME ET SA NEUTRALITÉ

Jamais peut-être comme au cours de cette guerre, où tous les belligérants sont d'accord pour rendre hommage à sa neutralité, la Suisse n'a célébré sa fête nationale avec autant de sympathie manifestée par l'étranger. En même temps d'ailleurs que son admirable attitude internationale, c'est l'originalité de sa Constitution intérieure qui a été louée le 1er août dernier. Dans une proclamation qu'il adressait naguère aux députés helvétiques, Napoléon disait, déjà, que le régime fédéral leur était imposé par la nature de leur pays et de sa population. La Suisse a conservé les principes généraux qu'elle avait fixés à deux reprises, au XIXe siècle, dans les Constitutions du 12 septembre 1848 et du 19 avril 1874. Les amendements ultérieurs n'en ont pas modifié les grandes lignes.

En 1848, on créa un pouvoir central permanent : un gouvernement ou Conseil fédéral, une Assemblée législative composée de deux Chambres, un Conseil des Etats où chaque canton envoya deux députés, et un Conseil national, émanation directe du peuple, basé sur le chiffre de la population. L'accord des deux Conseils était nécessaire pour qu'une loi fût adoptée. En 1874, l'autorité fédérale — sur l'armée notamment — est renforcée, et les conditions d'unification du Droit sont précisées. Dans la suite, les droits populaires se développent : initiative, referendum, proportionnelle. La législation économique et sociale est de plus en plus ample (assurances, protection ouvrière). En 1912, enfin, un Code civil fédéral est mis en vigueur.

La Suisse a été mêlée à quelques conflits internationaux : suppression de la souveraineté prussienne sur le canton de Neuchâtel (1848-1856), question de l'annexion de la Savoie, internement de l'armée de Bourbaki en 1870. Pendant la guerre de 1914-1918, divers incidents sont survenus sur son territoire. Quelques difficultés qu'elle ait rencontrées, la Suisse était parvenue à maintenir entre les belligérants une neutralité absolue et loyale que le traité de Versailles a solennellement reconnue. Cela fait à la Suisse une tradition, qu'elle a encore observée, avec dignité et honneur, depuis le début de la présente guerre. La Suisse, dans le monde divisé sur lui-même d'aujourd'hui, reste une terre pacifique et loyale. N'en doutons pas : c'est encore sur son sol que les hommes de bonne volonté se rencontreront un jour pour préparer la Paix.

PROVERBES JAPONAIS

- On ne dissipe pas un brouillard avec un éventail.
- Le caractère de l'homme dépend des qualités et des défauts de ses amis.
- Une bonne parole peut réchauffer la température de trois mois d'hiver.
- La grenouille qui n'a jamais vu la mer pense que le puits est la plus grande étendue d'eau.
- Le moineau qui court après l'épervier s'imagine que l'épervier s'enfuit.
- Lorsque le chat miaule dans la maison, vous n'avez pas besoin d'en tenir compte.
- La victoire n'enseigne pas grand'chose à l'homme, mais la défaite oui.



DE NUIT

arrêt des bruits des canonnades adverses qui, sur leurs positions resp ctives, essaient de désorganiser les concentrations ennemies.



LE MORT SOLITAIRE

Quelque part dans le désert, à la suite d'une attaque soudaine des troupes britanniques, ce soldat italien, frappé d'une balle, est probablement mort dans son sommeil. Alentour, le désert immense et brûlant résonne toujours du feu des patrouilles.

Coup d'œil sur Stanley Bay.

Trois jeunes filles en maillot, trois jeunes gens : c'est la plage.



La promenade sur les planches.

Alexandrie

Pendant les belles années de paix, qui se sont déjà estompées dans les brumes d'un lointain passé, c'était l'affluence en masse des estivants. Habitants de la capitale et des autres villes égyptiennes de l'intérieur venaient, pendant les mois d'été, respirer l'air marin et se faire consciencieusement rissoler la peau au soleil.

L'été de 1942 a connu une Alexandrie toujours hospitalière et accueillante. Mais les populations civiles sont peu soucieuses de venir s'exposer à Stanley Bay ou à Sidi Bishr. Les visiteurs que reçoit Alexandrie appartiennent à une autre catégorie.

Ils arrivent en coup de vent. Tout à coup, ils sont là. On les voit, sales, couverts de poussière, claquant les portières d'une auto dont on n'arrive plus à reconnaître la forme. Une apparition-éclair dans un endroit public, dans un club, sur une plage à la mode. Soudain, ils ont disparu. D'autres arrivent et s'évanouissent tout aussi brusquement.

Oui, en été 1942, les visiteurs qui honorent Alexandrie de leur présence sont les combattants d'El Alamein.

— A 4 heures, je prendrai mon thé sous le feu de l'artillerie ennemie, nous dit un lieutenant qui, pour le moment, déjeune tranquillement au bord de la mer.

Après cela, quel est donc l'impudent qui oserait affirmer qu'Alexandrie se trouve à l'arrière du front ? Pas du tout. Alexandrie fait partie du front. Un tour de manivelle, une heure et demie d'auto, et l'on arrive face aux positions de l'Axe.

L'aspect de la ville ? Absolument normal. Malgré la proximité de l'ennemi, les Alexandrins conservent un calme admirable, vaquent à leurs affaires, s'amusent avec bonne humeur, supportent les alertes avec vaillance et ne manquent jamais l'occasion de manifester leur confiance.

La vie se déroule normalement. Pourrait-il en être autrement ? Peut-on se cloîtrer chez soi, en attendant l'issue d'une bataille dont les péripéties peuvent traîner pendant des semaines, des mois ?

Alexandrie s'amuse. Oui, car elle a un devoir à remplir. Les hommes qui se battent dans le désert viennent chercher un peu de réconfort dans cette grande ville qui se trouve si près. Faut-il leur montrer des visages moroses, des mines angoissées ?

— Les civils, pourvu qu'ils tiennent, disaient ironiquement les soldats de la dernière guerre, lorsque quelque personnage officiel venait visiter les tranchées de seconde ligne.

Aujourd'hui, on peut prononcer cette phrase sans y mettre aucune ironie. Car il faut avouer que les civils ont leur rôle à jouer dans cette guerre. Les Alexandrins tiennent. Ils tiennent malgré la proximité de la ligne de feu ; ils tiennent malgré les coups de canons anti-aériens qui les font sursauter plusieurs fois par jour ; ils tiennent malgré les alertes.

Dans les rues, le trafic militaire est intense. Camions, voitures, vont et viennent. Les « Jeep » ont gagné d'emblée toutes les faveurs féminines. Pas une élégante qui ne rêve d'en

avoir une après la guerre. Ces voiturettes passe-partout semblent avoir été construites sur mesure pour circuler librement dans certaines artères de la ville où les grandes autos ont des difficultés à faire marche arrière.

Cafés, restaurants, music-halls, cabarets, cinémas refusent du monde. Elément dominateur de tous les endroits publics, l'uniforme règne en maître.

Pendant le jour, rien ne distingue l'Alexandrie de 1942 de celle de 1941 ou de 1940. Mais, aussitôt la nuit venue, la guerre semble s'appesantir soudain sur la ville.

A partir du coucher du soleil, la Corniche est fermée à la circulation automobile. Elle est exclusivement réservée au trafic militaire. Il fait noir. Noir comme dans un four, comme dans une mine à charbon. Au bout de quelques minutes, on est pris par l'envie irrésistible de frotter une allumette pour bien constater qu'on n'est pas devenu soudainement aveugle.

Le long ruban asphalté qui serpente tout au long du flanc nord-ouest d'Alexandrie est traversé par des véhicules de toutes dimensions. Leurs phares caressent la chaussée d'une lueur mi-blanche mi-bleue. On ne peut pas les voir : on les devine. Une sombre masse, plus noire que l'obscurité : un gros camion. Un fracas métallique qui se répercute en échos lointains : un tank ou une chenillette. Un bruit à peine perceptible qui se tait rapidement : une voiture légère.

L'horizon est peuplé de mystères. Tiens, un éclair ! Coup de canon ? Qui sait ? Aucune détonation ne parvient jusqu'à la ville.

L'ombre devient moins épaisse. Dix, quinze, vingt projecteurs balaient la voûte étoilée. Exercices. Spectacle désormais habituel, auquel on ne prête plus attention. Mais voici que soudain, du côté de Silsileh, jaillit un rayon aveuglant qui fait miroiter la mer jusqu'à l'horizon. Les yeux clignotent, arrachés à l'ombre reposante des ténèbres. Le faisceau lumineux s'attarde : il fouille la surface tranquille de l'eau, à peine ridée par une légère brise marine.

Du côté du port, la ville gronde. Attaque aérienne ? Les sirènes sont pourtant silencieuses.



Des groupes épars vaquent au bord de l'eau à diverses occupations.

sur le Front

Inlassablement, le cortège anonyme des véhicules continue à parcourir la Corniche.

Les détonations augmentent d'intensité. Elles se rapprochent. Les hululements sinistres des sirènes donnent l'alarme à toute la ville.

Comme un géant qui se fige, Alexandrie s'immobilise. Seules les voitures militaires, vagabondes incorrigibles, roulent indifférentes. Il faut s'abriter. Le feu d'artifice a commencé.

Retour sur la Corniche après l'alerte. On a le vertige. Le va-et-vient n'a pas cessé un seul instant. Deux points lumineux, deux cigarettes, révèlent la présence de promeneurs attardés. Seraient-ce des amoureux, comme au bon vieux temps ? Hélas ! non : deux « tommies » qui respirent la brise marine. L'auto qu'ils conduisent les attend au bord du trottoir, impatiente de s'élancer sur la route vers l'ouest.

Oui, maintenant on sent la guerre. On sent la présence du front, là, tout près, derrière cet horizon que des éclairs ne cessent de déchirer.

Les dalles du Port Est résonnent sous les pas des promeneurs. Mais un son de trompette éclate soudain joyeux. Un air entraînant s'échappe du rez-de-chaussée d'une grande bâtisse. Un air de jazz. Un air qu'on ne peut pas entendre sans avoir des « fourmis dans les jambe ».

A Alexandrie, on s'amuse malgré la guerre. Les militaires sont les premiers à le proclamer, à l'exiger. Les Alexandrins sont parfaitement d'accord avec eux.

Lentement, au milieu de la nuit, la ville s'apprête à s'endormir. Les cinémas, les endroits publics ferment leurs portes l'un après l'autre. Les noctambules rentrent chez eux, dessinant sur les trottoirs les petites taches lumineuses de leurs batteries de poche.

Confiante, Alexandrie dort. Seules les autos militaires roulent, roulent, transportant des armes, des vivres, du matériel vers le front.

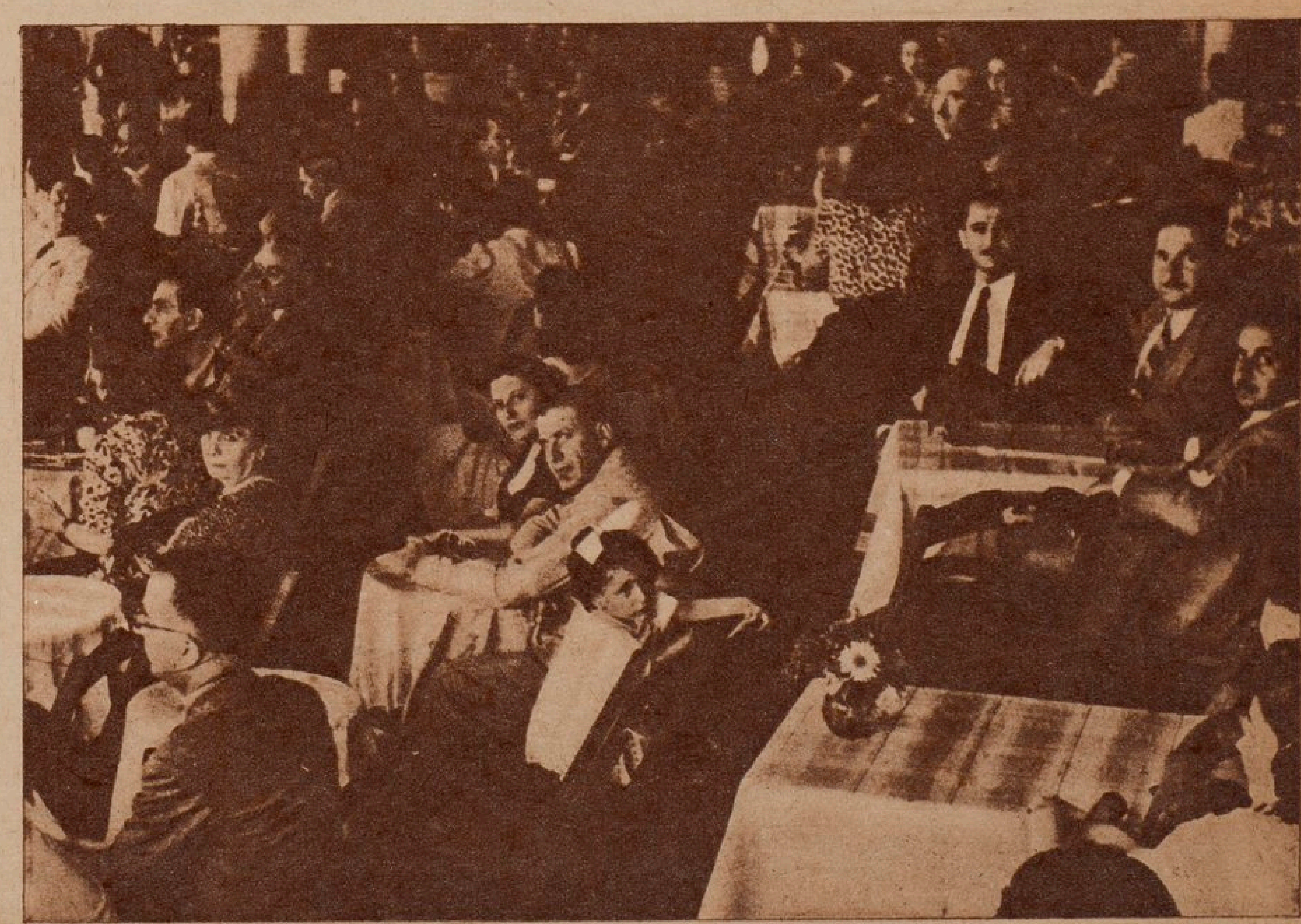
Demain, le soleil se lèvera sur une ville présentant un aspect absolument normal et dont les habitants vaqueront tranquillement à leurs affaires...



Bain de soleil dans les sables.



Et ces braves soldats, que l'on rencontre au moment de l'apéritif sur nos plages, seront dirigés peut-être tout à l'heure sur les premières lignes du front d'El Alamein.



Le Casino Athinéos à Stanley, le dimanche matin, est pris d'assaut par une foule compacte qui assiste aux ébats des nageurs dans l'eau.



« J'ai, pendant plusieurs mois, assisté à la bataille de l'Atlantique, nous a dit John Nixon, correspondant naval de Reuter. Je n'y ai pourtant pas connu les émotions que j'ai éprouvées en Méditerranée. »

Dans ce grand lac salé, encastré entre les trois grandes parties du vieux continent, la guerre fait rage depuis plus de deux ans.

Les premières grandes batailles, les attaques aériennes les plus farouches, les bombardements les plus audacieux ont eu pour théâtre la Méditerranée.

Nous avons voulu évoquer quelques phases estivales de la grande tourmente qui sévit au large de nos côtes. Deux correspondants navals, qui ont suivi partout la flotte britannique de la Méditerranée, ont bien voulu nous confier leurs impressions au sujet des heures les plus tragiques qu'ils vécurent en mer.

Nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs les récits de Larry Allen et de John Nixon.

AVEC LA NAVY, ETE 1941

par



LARRY ALLEN

Correspondant naval de l' « Associated Press ».

Au large de la côte nord-africaine. La puissante escadre commandée par l'amiral Cunningham laboure de sillons blancs la surface tranquille de la Méditerranée qui se mire dans un ciel crépusculaire.

Direction : Ouest. Objectif : Tripoli, ancien nid des pirates de la côte de Barbarie, actuellement base principale des forces de l'Axe qui combattent dans le désert occidental.

Dans quelques heures commencera le bombardement naval le plus spectaculaire de cette guerre. Mille tonnes de bombes hautement explosives, capables de défoncer n'importe quel blindage, transformeront le port, les quais, les jetées, les ouvrages militaires de la ville en un enfer d'explosions, de flammes et de fumée.

Demain, le monde apprendra le résultat de cette entreprise audacieuse : Tripoli est défendue par de puissantes batteries côtières, et ses eaux sont barrées par de lourds filets métalliques.

L'attaque a été déclenchée par l'aviation. Lentement, les unités navales arrivent devant la ville et prennent position. Pendant que les gueules des gros canons de marine se dressent menaçantes en direction de la côte, nous assistons à un spectacle unique. La voûte du ciel est incandescente. Les réflecteurs irradient leurs rayons puissants, cherchant à saisir les invisibles oiseaux qui font pleuvoir la mort et la destruction. Les explosions soulèvent très haut leurs éclairs aveuglants. Des milliers de fusées balancent au gré du vent leur lumière de magnésium grésillant. Les balles traçantes, blanches, rouges, jaunes, orangées, traversent, rapides, des tranches d'obscurité. Un instant, je crois me trouver en Amérique, un jour de fête nationale, lorsque les grands feux d'artifice reflètent la joie populaire.

Les unités de la flotte se sont entre temps disposées en demi-cercle devant la ville. Dans leurs tourelles, les artilleurs ont pointé leurs pièces et attendent impassibles. Un ordre sec : « Ouvrez le feu ! » Un tonnerre prolongé balaie la surface de la mer. Cuirassés de bataille, croiseurs, destroyers, unités auxiliaires déchaînent leurs monstres d'acier, crachent leurs messages destructeurs vers la ville.

La rage de Tripoli est concentrée vers le ciel. La cité gronde menaçante et dirige la totalité de son tir contre les avions. Absorbés par l'attaque aérienne, les défenseurs ne se sont pas encore aperçus de notre présence.

Mais, bientôt, le martèlement de nos pièces couvre toute la bataille. Les obus énormes partent en sifflant, s'enfoncent dans la terre molle, soulèvent d'immenses gerbes lumineuses, battent le ciment armé dont ils arrachent des morceaux, percent cuirasses et blindages, démolissent, ouvrent des brèches dans les dispositifs ennemis, détruisent, tuent. A chaque salve, les navires tremblent depuis les mâts jusqu'à la quille, sinistrement illuminés par les éclairs de leurs canons.

Aux détonations se mêlent maintenant les sifflements stridents des obus qui soulèvent d'énormes geysers autour de nous. Les batteries côtières ajoutent leurs voix tonnantes au chœur infernal qui rententit dans ce coin du monde.

Quarante-cinq minutes d'action rapide, intense, terriblement meurtrière. Au-dessus de nos têtes, un épouvantable chassé-croisé entre nos obus qui battent Tripoli sans pitié et le barrage de plus en plus dru, serré, destiné à élever une muraille d'acier entre la ville et les unités navales. Je dois avouer que dans ce tintamarre effroyable, je ne me sentais pas très à l'aise. Les canons ennemis pouvaient facilement nous atteindre, car les éclairs sortant des gueules de nos pièces constituaient autant de cibles parfaitement visibles.

Mais tous les navires britanniques s'en tirèrent indemnes. Le bombardement touchait à sa fin. Parti de la tourelle de commandement du vaisseau amiral, l'ordre de « Cessez le feu » imposa le silence à nos canons. Les pièces étaient rougies par le feu intense qu'elles avaient soutenu, et brillaient, phosphorescentes, dans la nuit.

Lentement, l'escadre vire de bord, reprend sa formation de croisière et se dirige vers le large. Les cheminées lancent des myriades de scories, qui semblent des étoiles filantes.

Direction : Est. Le cap sur Alexandrie.

Derrière nous, Tripoli, meurtrie, démolie, attend le jour pour panser ses blessures béantes. Grâce à la Navy, des tonnes de matériel, destiné aux troupes du désert, n'arriveront jamais à destination.

Un soleil radieux se lève sur la mer qui brille dans toute sa splendeur estivale. Mais nos esprits sont trop préoccupés pour nous permettre de jouir du coup d'œil. Pour nous, l'arrivée du jour signifie le commencement des attaques aériennes. Chaque homme est à son poste de combat ou d'observation. Je pense que l'ennemi ne va pas tarder à faire son apparition. Il voudra sans doute venger l'attaque. Les heures d'expectative vigilante passent lentement. A l'horizon, la côte se dessine plus nettement.

Soudain, Alexandrie est là devant nous. Nous sommes rentrés.

Les agences d'informations s'animent, et racontent au monde l'épopée navale de Tripoli...

Quelques semaines plus tard, la flotte britannique de la Méditerranée accomplissait un autre exploit inoubliable. Dussé-je vivre cent ans, je ne pourrais jamais effacer de ma mémoire ce que j'ai vu à Crète. Pour la première fois dans l'histoire, dans les eaux de l'île, les deux grands rivaux de cette guerre s'affrontent : navire de guerre contre bombardier. Les unités britanniques soutinrent d'incessantes attaques du ciel. 500 Stukas plongèrent sans répit vers les ponts des unités navales, lâchant leurs bombes à bout portant, s'acharnant à détruire bâtiments et équipages, afin d'empêcher l'évacuation des forces qui avaient pris part à la bataille de Crète. La flotte perdit quatre croiseurs et huit destroyers, mais grâce au courage, à l'abnégation de ses hommes, dix-sept mille soldats purent être évacués et ramenés sains et saufs en lieu sûr.

La bataille aéro-navale de Crète a apporté la preuve finale, que les canons de marine ne sont plus suffisants pour protéger les bateaux de guerre des bombardiers en piqué ou des avions lance-torpilles. De cette expérience décisive est née la nouvelle technique de la guerre sur mer, à l'aide d'opérations combinées, menées par les unités de surface et par l'arme aérienne. Les récents événements du Pacifique ont montré que les Nations Unies ont su mettre à profit la leçon.

Ainsi prend fin notre entretien avec Larry Allen.

LA BATAILLE DU CONVOI

par



JOHN NIXON

Correspondant naval de Reuter

Alerte aux avions ! Branle-bas de combat !

Sur le pont, un va-et-vient d'hommes. En quelques secondes, chacun est à son poste. Canons, pom-poms, mitrailleuses de gros calibre tirent contre des points noirs qui grandissent à vue d'œil. Le ciel se couvre de petits nuages de fumée. L'eau est criblée de projectiles.

Je me trouve sur le pont du navire amiral. Avec d'autres unités de la marine britannique, le croiseur sur lequel j'ai embarqué il y a quelques heures à Alexandrie escorte un important convoi chargé de vivres et de matériel destinés à Malte. La force navale est placée sous le commandement de l'amiral Sir Philip Vian.

A peine avons-nous quitté la base que les avions ennemis nous attaquent. Ils sont revenus à la charge plus d'une fois : Stukas, bombardiers à haute altitude, l'ennemi semble déterminé à nous barrer la route. Six assauts menés par des avions italiens de bombardement ont été repoussés. Toutes nos unités sont intactes.

L'officier de quart fait le point : nous sommes à 150 milles au sud-est de Malte. Dans quelques heures nous arriverons à destination. Nous avons déjeuné sur le pont. Nous nous arrangeons toujours pour passer le plus clair de notre temps à la belle étoile. La nuit, nous prenons quelques heures de repos dans notre cabine, mais nous ne quittons jamais nos vêtements.

Deux heures trente de l'après-midi : la vigie signale la présence, à l'horizon, de quatre navires qui ne peuvent pas encore être identifiés. L'amiral Vian est à côté de moi. Calmement, il donne des ordres : la moitié des forces navales demeurera pour protéger le convoi. Les autres unités, dont le navire amiral, filent à toute vapeur vers les vaisseaux inconnus. Quelques minutes plus tard, nous sommes fixés : nous avons affaire à des unités de la marine de guerre italienne. La situation n'est pas gaie. Nous sommes en infériorité manifeste quant au nombre et au tonnage des navires en présence. Nous arrivons à identifier au moins trois gros croiseurs ennemis. Je me retourne : le convoi n'est plus visible, protégé par un immense écran de fumée créé par les navires de l'escorte.

Devant nous également, de gros nuages noirs barrent toute perspective. L'ennemi se protège derrière la fumée.

A 14 heures 45, l'ennemi commence le tir. Deux milles séparent les deux flottes. Les obus commencent à pleuvoir. Nous filons trente nœuds droits sur les navires italiens. Instantanément, nous sommes pris sous l'assaut d'une attaque aérienne en force. Décidément, les choses se gâtent. La bataille grandit en intensité. Autour de nous, les obus passent, précédés de leurs sifflements sinistres. Le fracas des bombes couvre la voix des officiers qui donnent des ordres. Les bombardiers veulent avant tout détruire les cargos qui font partie du convoi. Nous les voyons au loin qui piquent sur la cible enfouie dans la fumée.

Nous avons ouvert le feu à notre tour depuis quelques minutes. Les artilleurs britanniques donnent bravement la réplique aux canons ennemis. Leur feu est sans doute particulièrement efficace, puisque, à 3 heures 15, l'ennemi rompt le contact.

Sans hésiter une seule seconde, l'amiral Vian donne à ses unités l'ordre de se mettre en chasse.

A 16 heures 40, un cuirassé de bataille ennemi est en vue. Nous ne pouvons rien contre les gros canons capa-

bles de nous atteindre de très loin. Mais nos unités continuent d'avancer. Les premiers obus arrivent. Les yeux écarquillés, je regarde. A côté de moi, un autre correspondant est accroupi à quatre pattes. Que fait-il donc ? Je me penche. Il écrit des notes sur un cahier qu'il a posé par terre. A chaque « arrivée », il consulte sa montre. Sans doute veut-il établir un barème détaillé du tir ennemi. Les projectiles arrivent toujours plus nombreux et plus rapprochés. Soudain, un marteau-pilon géant s'abat sur notre pont. C'est là, derrière cette tourelle. Un coup direct, en plein. Un souffle puissant nous repousse. Un essaim de matière grésillante nous passe sous le nez. J'arrive à reconnaître des morceaux d'uniformes qui brûlent. Vision d'enfer. L'obus a dû faire un massacre. Protégés par la tourelle, mon camarade et moi sommes indemnes. Mais un officier, à quelques pas de nous, est blessé. Il perd du sang en abondance.

Impassible, mon ami continue à prendre ses notes.

Je regarde l'amiral. Sir Philip est figé comme une statue de granit. Le seul mouvement qui se dégage de sa personne vient de son arcade sourcilière. L'amiral Vian a des sourcils très touffus, dans lesquels le vent s'amuse à créer des frémissements. Le reste de son visage disparaît sous une épaisse couche de fumée. Juste devant la passerelle de commandement se trouve une batterie. Lorsque les canons essayent d'atteindre les avions qui nous attaquent, ils doivent souvent se retourner vers l'endroit où nous nous trouvons. Les coups partent à quelques centimètres de nos figures. Vraiment, je ne peux m'empêcher d'être médusé par le calme de Sir Philip. Il continue à donner des ordres d'une voix égale.

Les avions nous ont délaissés. Ils s'acharnent contre le convoi qui navigue dans le lointain.

Les officiers artilleurs exhortent leurs hommes : « Montrez-leur ce dont vous êtes capables. Visez calmement ! Je veux un coup direct contre le cuirassé ! »

Nos tourelles sont en furie. Les coups se succèdent rapides. Les obus volent vers l'ennemi. Hourra ! Il est touché !

A 18 heures 45, l'ennemi rompt une seconde fois le contact. Il en a eu assez. Néanmoins, nos pièces continuent leur tir jusqu'à la fin de la nuit. Au crépuscule, nous sommes attaqués par des avions lance-torpilles. Ils se mettent le dos au soleil et arrivent sur nous en trombe, lâchant leurs engins à fleur d'eau. J'aperçois un, deux, trois sillages de torpilles qui se dirigent vers nous. Mais aucun projectile ne frappe au but. Les longs fuseaux d'acier passent, rapides, et continuent à filer vers le large.

Nous rejoignons le convoi. Demande de renseignement. Tout va bien. La vaillante population de Malte recevra ses provisions intactes. Il fait nuit désormais, et il est peu probable que nous soyons de nouveau attaqués dans l'obscurité.

Nous naviguons jusqu'au matin. Nous sommes tous anxieux. Mais l'amiral Vian, lui, est toujours impassible.

L'aube se lève finalement. A moins de deux milles devant nous, sur le ciel clair, se dessinent les contours abrupts de l'île. Nous avons passé.

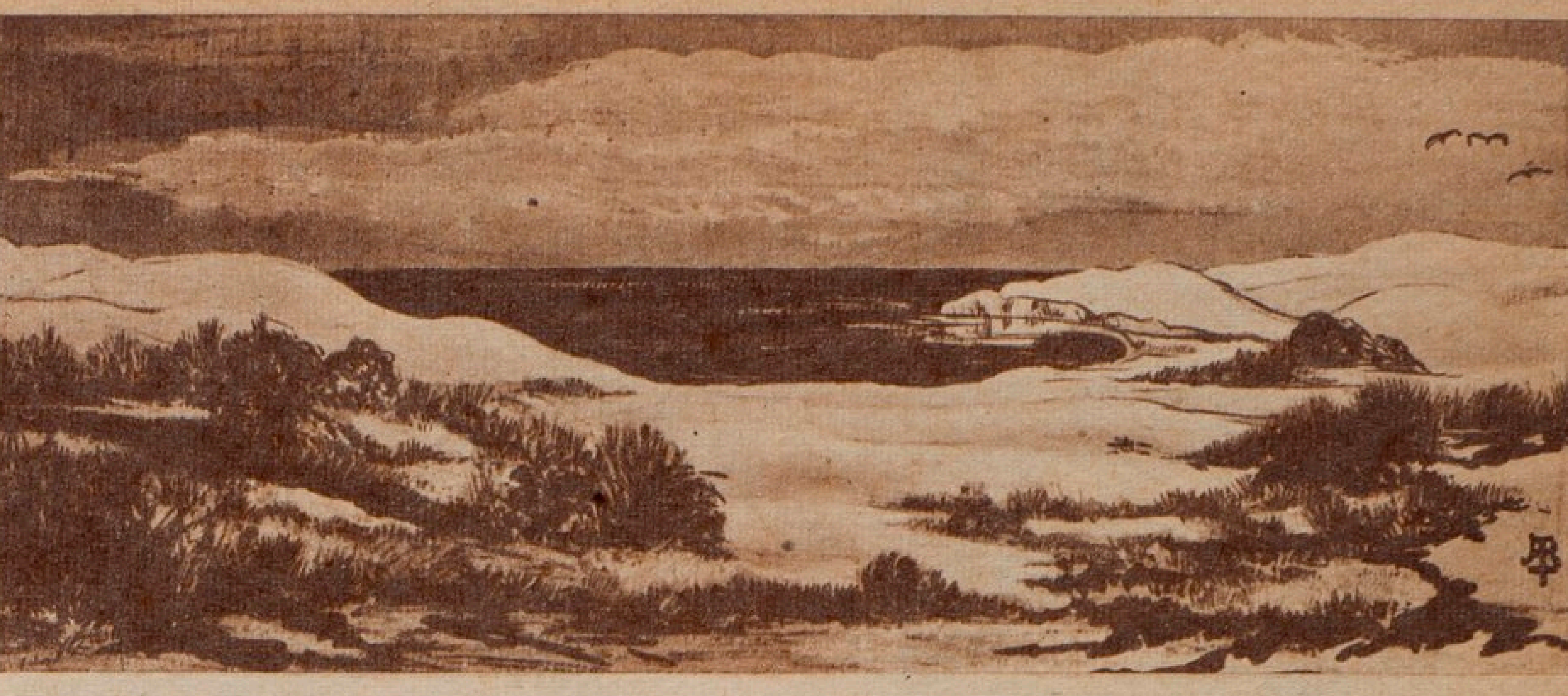
L'ennemi, qui aurait pu nous détruire facilement, a reçu des coups très rudes. 100.000 Maltais pourront, grâce à l'amiral Vian et à ses hommes, continuer la lutte magnifique qui leur vaut, depuis plus de deux ans, l'admiration du monde entier.

Je vous ai raconté le plus saillant de mes souvenirs. Non seulement j'aurais perdu la vie, dans cette aventure, si je m'étais trouvé de l'autre côté de la tourelle, mais je n'oublierai jamais ce voyage accompli côte à côte avec l'amiral Vian.

●

Et voici maintenant, sur un ton tout différent, plus poétique, deux souvenirs d'été qu'a laissé cette guerre dans l'esprit d'un correspondant de guerre, F.G.H. Salusbury, du « Daily Herald » et d'un officier des Forces Françaises Combattantes, le Dr André Brunel. Le premier est une ravissante description de la région d'El Alamein et le second un portrait très curieux d'un troubadour kurde.

LA GUERRE DES MOUCHES



Voici une merveilleuse crique du littoral d'El Alamein due au crayon du Dr André Brunel, officier des Forces Françaises Combattantes. La blancheur des sables fins fait avec le bleu d'une mer splendide un contraste que les yeux ne peuvent plus oublier.

par



F. G. H. SALUSBURY

Correspondant de guerre du « Daily Herald »

Quand la paix reviendra sur El Alamein, puisse-t-il ne plus y avoir de mouches ! Malgré le souvenir de la pure beauté de ces blancs rivages et de cette mer étonnamment, éperdument bleue, où des flots d'écume laiteuse se mêlent à toutes les gradations du saphir et de la turquoise, bourdonnera toujours dans ma mémoire la malicieuse présence de ces insectes. J'ai vu les mouches du désert éveiller chez les hommes les plus doux la haine la plus violente, et inspirer une fureur de tuer telle qu'aucun ennemi humain n'a jamais pu en déchaîner d'aussi folle.

Il y avait aussi cette sournoise lune de juillet qui semblait se moquer de nous. Un matin, très tôt, elle brillait là-haut d'un éclat rouge étrange. Je ne sais pourquoi nous avions l'impression que c'était un de ces signes avant-coureurs du destin, comme une préfiguration du sang qui allait être versé ce jour-là. J'écrivis à un ami : « Je hais la grande, blanche et stupide face de la lune. Pourquoi ritelle d'une façon si ironique ? Ne seraitce pas peut-être un rire de consolation à l'idée que l'avenir nous sera, après tout, favorable ? Il se peut... »

Mais le principal souvenir que j'ai gardé cet été d'El Alamein, qui n'était jadis qu'un simple accident topographique sur la route de la Libye, est celui du soldat, nu jusqu'à la ceinture, bronzé par le soleil, et qui essayait, avec ce sens de l'humour qui lui faisait rarement défaut, de réconcilier l'humanité avec la guerre, de trouver un moment pour se baigner, un moment pour dormir, un moment pour manger et un moment pour boire.

A l'aube, un jour, je me souviens d'avoir arrêté mon auto, tandis que des chasseurs ennemis nous survolaient, mitraillant la route. Là-dessus, deux hommes au teint bronzé me dépassèrent au galop. L'un était complètement nu, l'autre portait un short. Ils avaient été interrompus dans leur toilette, et se précipitaient vers la mitrailleuse de leur camion. L'homme nu s'installa à la mitrailleuse et il y eut une brève pétarade de mauvaise humeur. Trop tard ! Le chasseur avait disparu dans la brume, indemne.

L'homme en short fit un indescriptible geste de résignation — c'était comme si le monde entier avait haussé ses épaules — et ils retournèrent tous deux à leur thé et à leur toilette.

Pour un court moment de vie normale, ainsi qu'il m'avait semblé ; oui, hélas ! pour un très court moment, car les insectes mauvais, à leur tour, se préparaient déjà à l'attaque.

CHEZ LES GAVANDAS DE KANIEMECHED

TROUBADOURS KURDES

par

le Dr ANDRE BRUNEL

A la suite de la campagne de Syrie, l'été dernier, le Dr Brunel, officier des Forces Françaises Combattantes, fut envoyé en mission en Djézireh. Au cours de son séjour dans cette région, il se livra à des observations intéressantes sur les mœurs des tribus kurdes vivant dans le voisinage de la frontière turque. Sollicité de raconter un souvenir d'été pour nos lecteurs, c'est du Gavanda, sorte de troubadour oriental, que le Dr Brunel nous parle.

●

Durant le séjour que j'ai fait à la Djézireh, l'été dernier, mon attention a été longuement retenue par certaines peuplades avoisinant les frontières turques.

Si la plupart des tribus kurdes des montagnes et des plaines du Grand Kurdistan vivent des cultures ou de l'élevage des moutons et des chèvres, il en est encore qui ne rêvent que de guerres et de pillage. Pasteurs nomades, ils accompagnent leurs troupeaux dans les vastes pâturages du Kurdistan, fixant leurs campements au sommet d'une colline ou dans une vallée abritée. Ils sont encore tels que les a vus Xénophon : intrépides et cruels comme les anciens Karduques. Cependant, il en est parmi eux qui, moins courageux, moins entreprenants, n'aiment ni la guerre ni le travail et ne consentent qu'à chanter et à danser de fête en fête, de village en village : ce sont les Gavandas. Depuis toujours, ils mènent la même existence errante.

Non loin d'Arab Pounar, sur une colline d'où le regard peut suivre les lignes bleutées ou violettes de la chaîne kurde, existe le village de Kaniémeched. Là réside une tribu de Gavandas comprenant une cinquantaine de familles. Certains habitent dans des maisons de terre de forme cubique recouvertes d'un toit conique, la plupart ne voulant pas construire et ne possédant pas de tentes vivent dans des tombeaux antiques creusés dans le sol de la colline.

La porte de ces demeures souterraines est un grand trou noir : c'est l'unique ouverture par laquelle arrive un peu de lumière dans ces abris étranges. Après avoir descendu sept, huit ou même dix marches creusées dans le sol calcaire, on se trouve dans un véritable sépulcre de trois mètres de côté et de deux mètres de hauteur à peine : cavité sombre, humide, où règne perpétuellement une ombre épaisse et malodorante.

Au fond et sur les côtés de ce tombeau sont creusées trois, quelquefois cinq niches ayant la forme d'un sarcophage.

Dès l'entrée, l'on est surpris par la tiédeur de l'air et l'odeur malsaine, parfois même repoussante, qui s'en exhale avec la fumée.

C'est que dans cette grotte le Gavanda fait sa cuisine sur un feu rustique où il brûle avec un peu de bois, de la bouse séchée. C'est là aussi qu'il mange et lave, qu'il s'assoit entouré de ses amis, qu'il se lève et fait sa prière dans la nuit, c'est là qu'il s'endort à la fin d'un jour crépusculaire, entouré de sa nombreuse famille. Enfin, c'est aussi là, sur une natte, qu'il est né.

Dans un coin d'ombre son âne est attaché — la niche d'un cercueil lui sert de mangeoire et d'abreuvoir...

Suspendus au mur que rongent des moisissures, un tambour et une flûte orientale, le « dahôl » et le « zourna », semblent bien être ce qu'il possède de plus cher. Ces deux instruments animent sa vie et lui permettent de gagner son pain. Avec deux ou trois compagnons, il va, le visage bronzé, impassible, enveloppé de mystère, tambouriner et chanter pendant des heures et des heures. Il transmet ainsi les légendes et l'histoire des tribus kurdes, il vante le courage des hommes et la beauté des femmes !

Mais, malgré cela, tous le méprisent,



Le Gavanda répugne au travail. Il est d'allure raffinée.

et en dehors des jours de réjouissance, personne ne veut avoir des relations avec lui. C'est qu'il refuse de travailler régulièrement, de bâtir, de semer et de planter : il ressemble ainsi aux descendants de Récab dont parle Jérémie, qui, sur l'ordre de leur père, « ne bâtirent point de maisons pour y demeurer, ne possédèrent ni vignes, ni champs et ne firent jamais de semailles ». Cependant, il n'en a, hélas ! ni la belle moralité, ni la propreté.

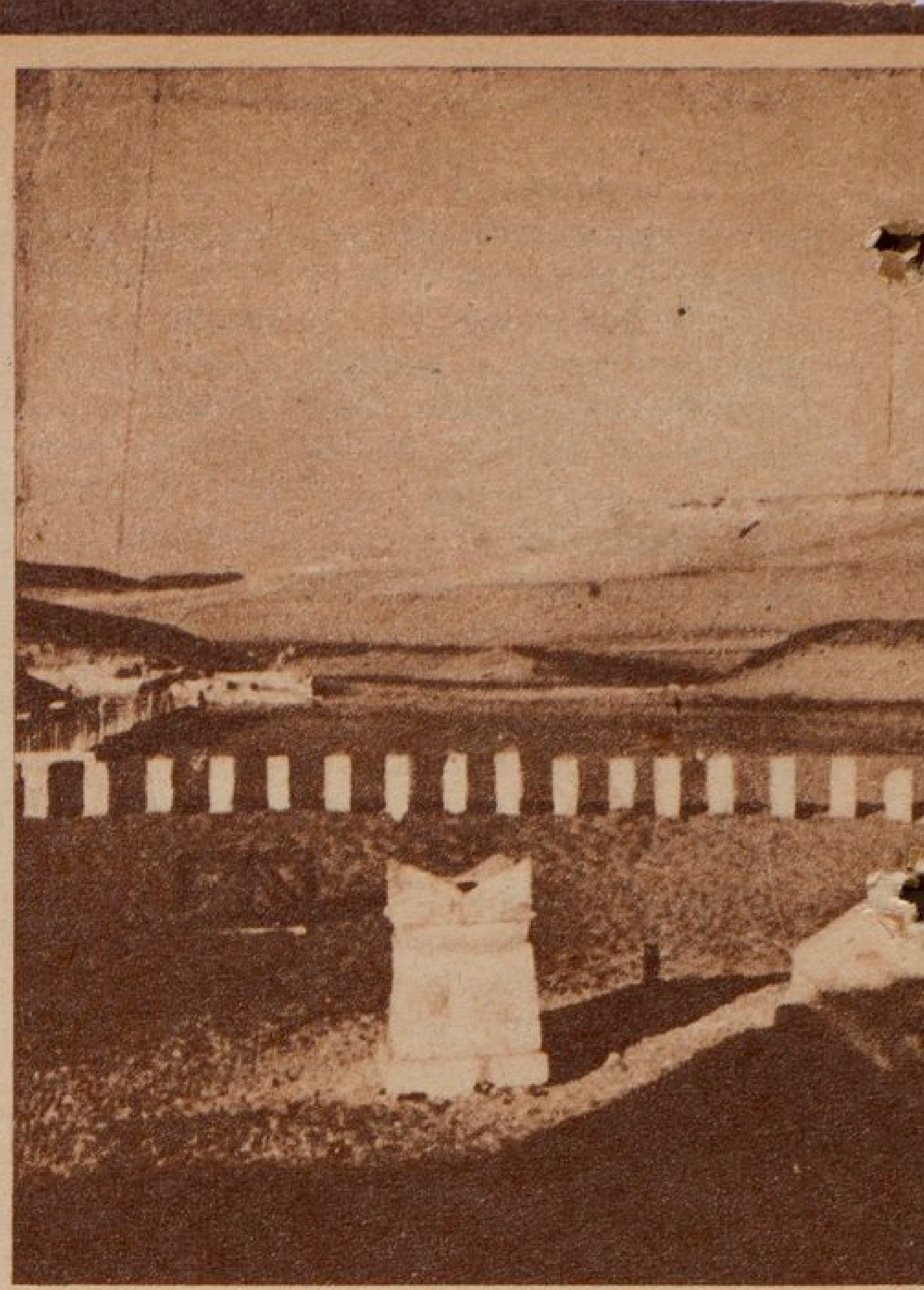
Il est sale et d'une extrême parcimonie. Les cheveux en broussaille retombent en boucles sur ses épaules, encadrant un visage qui n'a jamais été lavé soigneusement sauf par les pluies d'hiver !

Qu'il ait pour vêtements des haillons ou des guenilles, pour nourriture un morceau de pain sec et quelques fruits, il s'étendrait volontiers du matin au soir au soleil, insouciant comme s'il n'appartenait pas à ce monde agité : rêvant et contemplant la limpide beauté de ses montagnes bleues, il imaginerait sans doute quelque nouveau récit ou quelque nouvelle ballade.

Alors que la guerre réveille l'espérance de ce peuple avide de liberté, il demeure, lui, le troubadour Gavanda, un exemple étonnant de détachement, et dans sa simplicité avec ses qualités et ses défauts, il prolonge une antique tradition de la poésie kurde.



Ruines d'un temple de Ramsès II (Antinoé).



Un temple-tombeau d'époque gréco-rom
(Hermopolis —

LE TOURISME EGYPTIEN d'après guerre

Une interview du Dr. Drioton



Une place de temples. (Hermopolis — nécropole)

De tout temps, le tourisme a été une des industries les plus florissantes de l'Egypte. A en juger par le nombre d'étrangers qui séjournent actuellement sur ce territoire — il n'a jamais été aussi peuplé — l'on serait tenté de croire qu'il exerce sur le monde entier une attraction irrésistible. Mais l'on sait, hélas ! que c'est le fait de la guerre et les nombreux hommes venus des régions les plus diverses du globe sont peu soucieux maintenant des beautés qui les entourent et des monuments sur lesquels est inscrite une prestigieuse histoire.

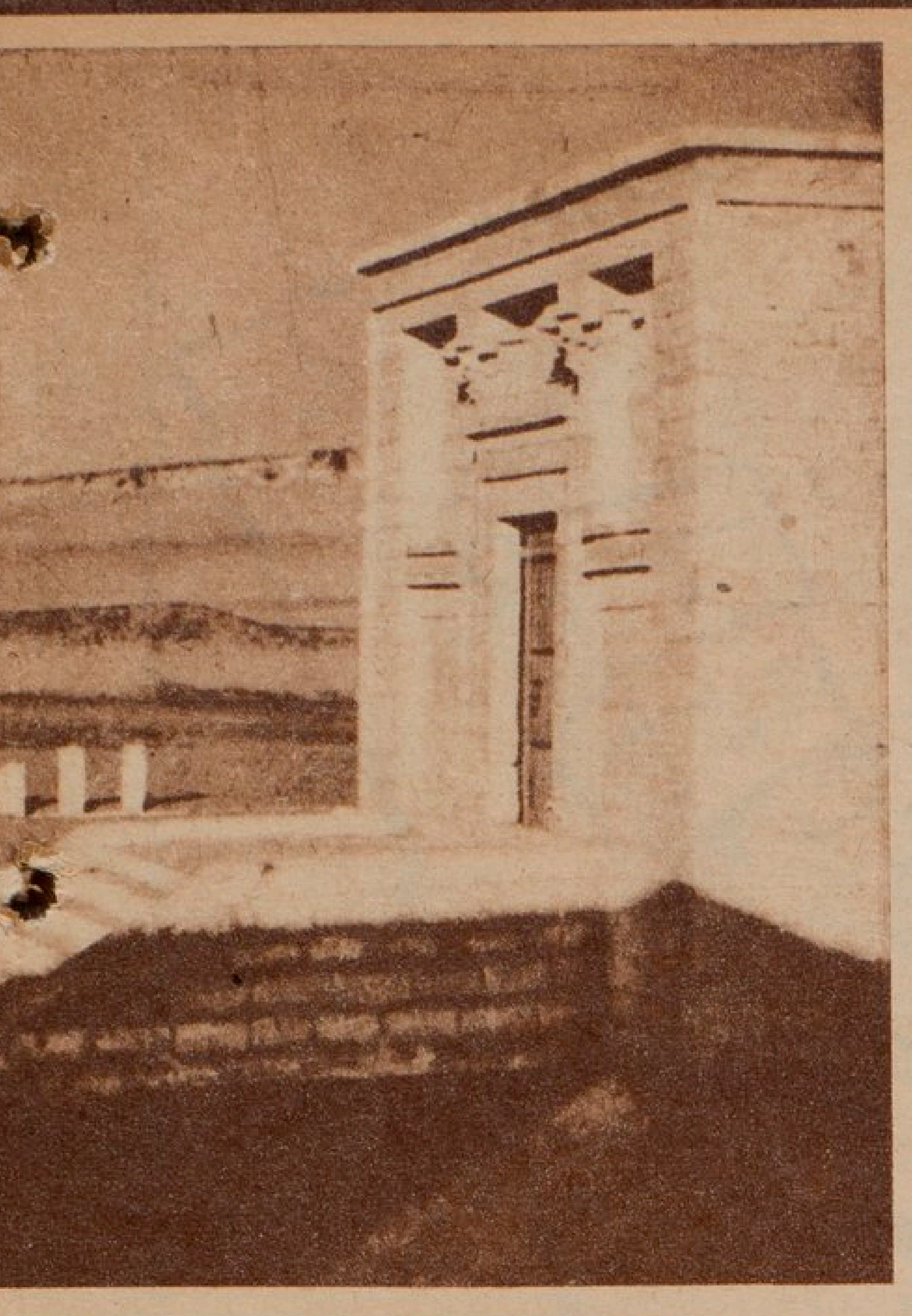
Avant 1914, l'Egypte était le lieu de prédilection d'une large catégorie de riches hivernants, affluant de partout, et qui passaient deux mois au Caire, un mois à Louxor, quinze jours à Assouan. Certains d'entre eux restaient même à Louxor toute la saison d'hiver. Ils habitaient, tous, les hôtels, voyageaient en dahabieh, achetaient les antiquités à prix d'or et faisaient gagner énormément au pays. Entre les deux guerres, la guerre de 1914 et celle d'aujourd'hui, le tourisme égyptien s'est profondément modifié. Une forme nouvelle est apparue qui a considérablement prévalu sur l'ancienne : celle du tourisme par croisière, dit aussi tourisme américain. Le touriste qui paye tout au départ et parcourt le pays sans bourse délier s'en va comme il est venu, les mains dans les poches, en sifflant l'air à succès du dernier film qu'il a peut-être vu au Caire même. Les grands hôtels, il est vrai, avaient ainsi des ressources régulières, mais ce touriste passait cinq ou six jours seulement en Egypte et ne dépensait presque rien en dehors de son contrat de croisière. C'était une forme de tourisme très pratique mais aussi très peu rémunératrice. De plus, ce n'était pas la meilleure au point de vue du rayonnement du pays : plus de gens le connaissaient, mais ils le connaissaient mal. Ils n'en avaient qu'une connaissance stéréotypée, standardisée. Suivant un programme invariable, on ne leur montrait du doigt et à la hâte que ce qu'il fallait avoir vu. De retour chez eux, ils auraient aimé pouvoir dire comme ce charmant voyageur aujourd'hui disparu : « Nous avons fait un beau voyage ». A l'instar de Philéas Fogg, ils étaient enclins à dire plutôt : « Nous avons accompli un exploit sportif ». Signe des temps ! Le héros de Jules Verne était le premier des Béotiens...

Le touriste de ces vingt dernières années, qui passait ainsi en coup de vent, devait penser que l'Egypte est un pays de mort. Il ne faisait pas l'effort — lui en donnait-on le temps ? — de la connaître d'une manière vivante, de ressusciter le passé qui habite ses pierres. Il ne voyait, en effet, que des monuments et des tombes. Ce n'était sans doute pas le cas d'un Jean Cocteau qui déclarait, il y a quelques années, au terme d'un bref séjour parmi nous : « L'Egypte, cette immense pierre tombale ! » Mais Cocteau est poète. Le Sphinx n'est pas muet. Il faut savoir le faire parler. Avec toutes les ressources de sa sensibilité, Cocteau l'avait remplie, cette « immense pierre tombale », des innombrables rumeurs de sa lointaine histoire...

Tout le monde n'est évidemment pas Cocteau. Il faudra aider le touriste. Mieux, il faut penser, dès à présent, au tourisme d'après-guerre. C'est là un vaste problème qui ne saurait laisser personne indifférent. Organiser les stations d'estivage, s'occuper de leur ravitaillement, c'est très bien. Ras-el-Bar, Baltim, l'Attaka, c'est parfait. La guerre ne doit cependant pas nous hypnotiser sur cela seulement. Ce serait bâtir sur le sable, car ces nouveaux centres ne sont pas destinés à connaître toujours la même vogue. D'ailleurs, quand le calme aura succédé à la tempête, on pourra songer aussi, pour ce qui est des stations balnéaires, à Marsa-Matrouh qui est une des plus belles plages de cette planète...

Il faut donc penser également à ce qui dure, à faire œuvre constructive et à nous occuper, nous aussi, à notre façon, de l'après-guerre. Le tourisme est pour l'Egypte une source importante de richesses. Le pro-





omaine et la barrière du terrain sacré.
— nécropole)

Une vue du temple de l'Oracle que visita Alexandre le Grand (VIe siècle avant J.-C.).



Une rue de la nécropole. (Hermopolis — nécropole)

blème est de l'exploit‹r à fond. Ce qui attire l'étranger, ce n'est ni notre climat, ni nos cinémas, ni nos cabarets ; c'est moins encore le simple attrait de l'Orient ; le visiteur qui débarque en Egypte y vient pour admirer les splendides vestiges de sa civilisation. Mais rien ne s'acquiert ni ne se conserve sans peine. Il faut toujours mettre en valeur. Fort heureusement, l'on y pense et l'on y travaille déjà en haut lieu. Faisons toute confiance aux autorités égyptiennes. Elles ne négligent aucun effort dans ce domaine.

Que sera le tourisme égyptien d'après-guerre ? Comment devra-t-il tirer parti des facilités résultant du progrès et de la vitesse ? Dans quel sens cherchera-t-il à s'adapter aux conditions de demain ? Nous avons été interroger à ce propos le Dr Etienne Drioton, l'éminent directeur du Service des Antiquités, dont les vues sur la question ne pouvaient être que du plus vif intérêt.

L'Egypte, nous dit-il, a tous les atouts en main pour jouer le jeu touristique et accroître son influence internationale. Après la guerre, elle doit prendre les moyens de les faire connaître et de les faire apprécier. Je crois qu'après cette guerre, le tourisme redeviendra international, grâce à la route et à l'auto qui, toutes deux, ont pris une extension prodigieuse. En ce qui concerne les routes, l'Egypte est pourvue d'un réseau assez important, mais certainement insuffisant pour les exigences du tourisme. Il faut que le pays s'équipe davantage en routes et en auberges, afin que les touristes puissent se restaurer et coucher partout, ce qui n'est pas possible actuellement. Avec toute la bonne volonté voulue, il est impossible de trouver, pour la visite des lieux historiques intéressants, une auberge d'ici à Minieh aussi bien que de Minieh à Louxor. Il en est de même jusqu'à Assouan. Ce genre de tourisme nouveau qu'on a vu déjà se développer en Europe exige une extension de l'espace touristique, sans quoi de nombreux sites typiquement égyptiens resteraient toujours le privilège de quelques personnes. Mais le Service des Antiquités s'est, depuis longtemps, mis à l'œuvre, et les efforts qu'il déploie en vue de l'extension de l'espace touristique visent à deux développements.

Et tout d'abord, à l'intérieur, la Moyenne-Egypte qui n'est connue pratiquement que de quelques gens très riches voyageant en dahabieh, mais qui offre un ensemble d'un grand intérêt au milieu de paysages charmants. Cet ensemble égyptologique se trouve groupé autour de Minieh à Mellawi. C'est sur la rive droite du Nil la fameuse nécropole de Béni-Hassan, celle des princes-gouverneurs du Moyen-Empire dont les tombes, par leurs illustrations de la vie quotidienne des Egyptiens, ont réussi à documenter, grâce aux dessins des premiers égyptologues, toute la connaissance de l'Egypte du siècle dernier. C'est un site admirable en corniche dans la falaise orientale, et dominant une plaine verdoyante, baignée par le Nil.

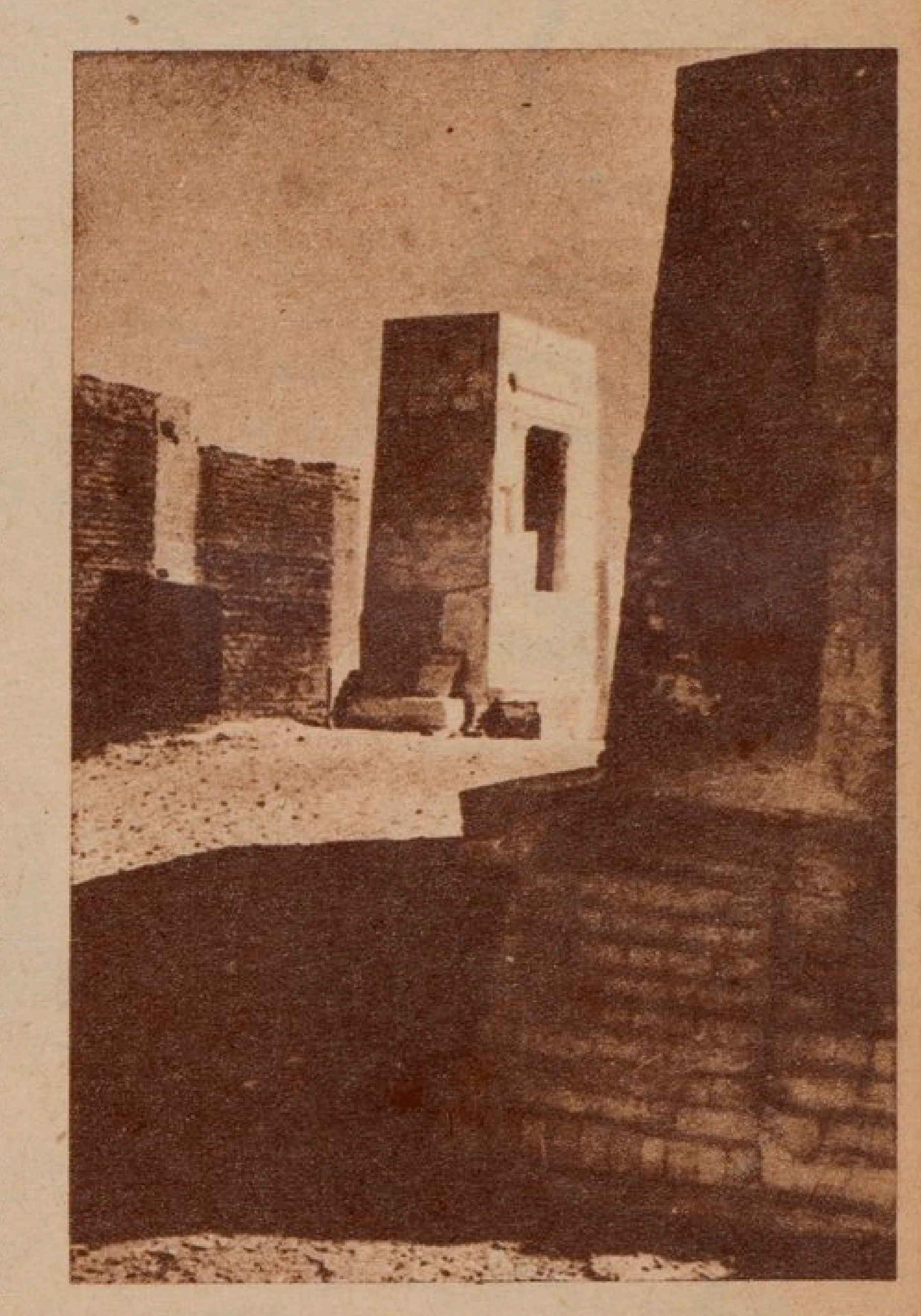
Un peu plus au sud, il y a Antinoé, fondée par l'empereur Adrien, site également prestigieux et dont la ville romaine a laissé des restes intéressants. Un peu plus bas encore, se trouve El-Amarna, capitale d'Aménophis IV, ou Akhenaton, lequel est un des Pharaons le plus digne d'intérêt en raison de sa réforme religieuse franchement monothéiste. La ville a été évidemment très éprouvée, mais les tombes qui sont en bordure de la plaine, en deux groupes distincts, sont très bien conservées.

De l'autre côté du Nil, sur la rive gauche, il y a Achmounein, l'ancien Hermopolis, ville dont la fondation remonte à l'époque préhistorique et qui a joué un grand rôle dans l'histoire religieuse de l'Egypte. Sur l'emplacement de cette ville, au milieu d'un « kôm » extrêmement étendu, se trouvent les restes d'une Agora ou Forum romain que le Service des Antiquités est en train de restaurer. Dans un ou deux ans, le site sera mis en ordre. On aura alors, en pleine campagne égyptienne, le spectacle unique d'un bel ensemble romain au milieu d'un cadre exotique de palmiers. C'est toute une époque de la civilisation d'Egypte qui restera synthétisée.

Dans le désert voisin, à 10 ou 15 kilomètres de là, se trouve la nécropole d'Hermopolis. Déjà immédiatement après l'autre guerre, M. Lefebvre, alors conservateur en chef du Musée Egyptien du Caire, avait rendu cette nécropole célèbre par la découverte du temple-tombeau de Pétosiris, datant de l'époque d'Alexandre le Grand. Ce monument qui est en pur style égyptien possède, cependant, dans son vestibule une décoration unique copiée sur des modèles grecs et conservée avec ses peintures. Depuis lors, le professeur Sami Gabra, de l'Université Egyptienne, a mis à jour, dans les environs du temple de Pétosiris, tout un quartier de nécropole composé de maisons funéraires, du IIIe siècle avant notre ère au IIIe siècle après. Ces maisons sont composées d'appartements (les anciens Egyptiens venaient à certaines fêtes habiter les tombes) avec leurs peintures en style gréco-égyptien. C'est une Pompéi égyptienne ressuscitée qui, dans certaines rues, donne l'impression d'être toujours vivante. Voilà pour la Moyenne-Egypte. Si l'on crée des routes et des hôtels confortables, le tourisme s'emparera avec bonheur de cette région, et ce sera un relais important de la promenade archéologique vers Louxor.

Le deuxième développement auquel s'intéresse le Service des Antiquités est la mise en état des oasis pour l'archéologie et le voyage. Les autos, depuis la guerre actuelle du désert, ont démontré ce dont elles étaient capables. Toute la chaîne des oasis, depuis Khargeh jusqu'à Siwa au Nord, est pleine de monuments égyptiens de toutes les époques. Le Service des Antiquités a déjà restauré à Khargeh le temple élevé par Darius et il s'apprêtait à nettoyer le temple d'Ammon à Siwa quand les derniers événements ont coupé court à ces travaux. C'est un édifice très intéressant, puisque c'est celui que vint visiter Alexandre le Grand et où il entendit la voix de l'Oracle proclamant qu'il était le fils de Jupiter. Jusqu'à présent, ce temple ne pouvait pas être visité parce que le village s'y était installé et le couvrait de ses maisons ; mais il y a un an et demi environ, un bombardement aérien assez sévère avait effrayé les habitants qui se transportèrent ailleurs. Le Service des Antiquités, profitant de l'occasion, s'est immédiatement emparé du temple. Il avait envoyé un inspecteur, M. Ahmed Fakhry, pour entreprendre le nettoyage et avait posté deux ghaffirs nécessaires à la protection des lieux. C'était la rénovation du fameux temple de l'Oracle qui commençait.

Entre ces deux monuments, les oasis de Baharia, de Farafra, etc., sont remplies de vestiges égyptiens de toutes les époques, nécropoles du Nouvel-Empire, sanctuaires gréco-romains, établissements militaires romains, que le Service des Antiquités est en train de faire rechercher pour les mettre en état et les équiper en vue de l'étude et du tourisme.



Monuments funéraires gréco-romains. (Hermopolis — nécropole)

Lorsque ces travaux seront terminés et que la colombe de la paix pourra à nouveau se poser sur les sables du désert comme au faîte des édifices millénaires, l'Egypte offrira dans toutes les régions de son territoire une telle variété de sites que le voyageur émerveillé en gardera une impression inoubliable. Et les touristes de demain seront les meilleurs ambassadeurs de ce pays, dont l'histoire présente a la noble ambition de continuer la gloire de l'histoire passée.


ANDRE NAMETALLA





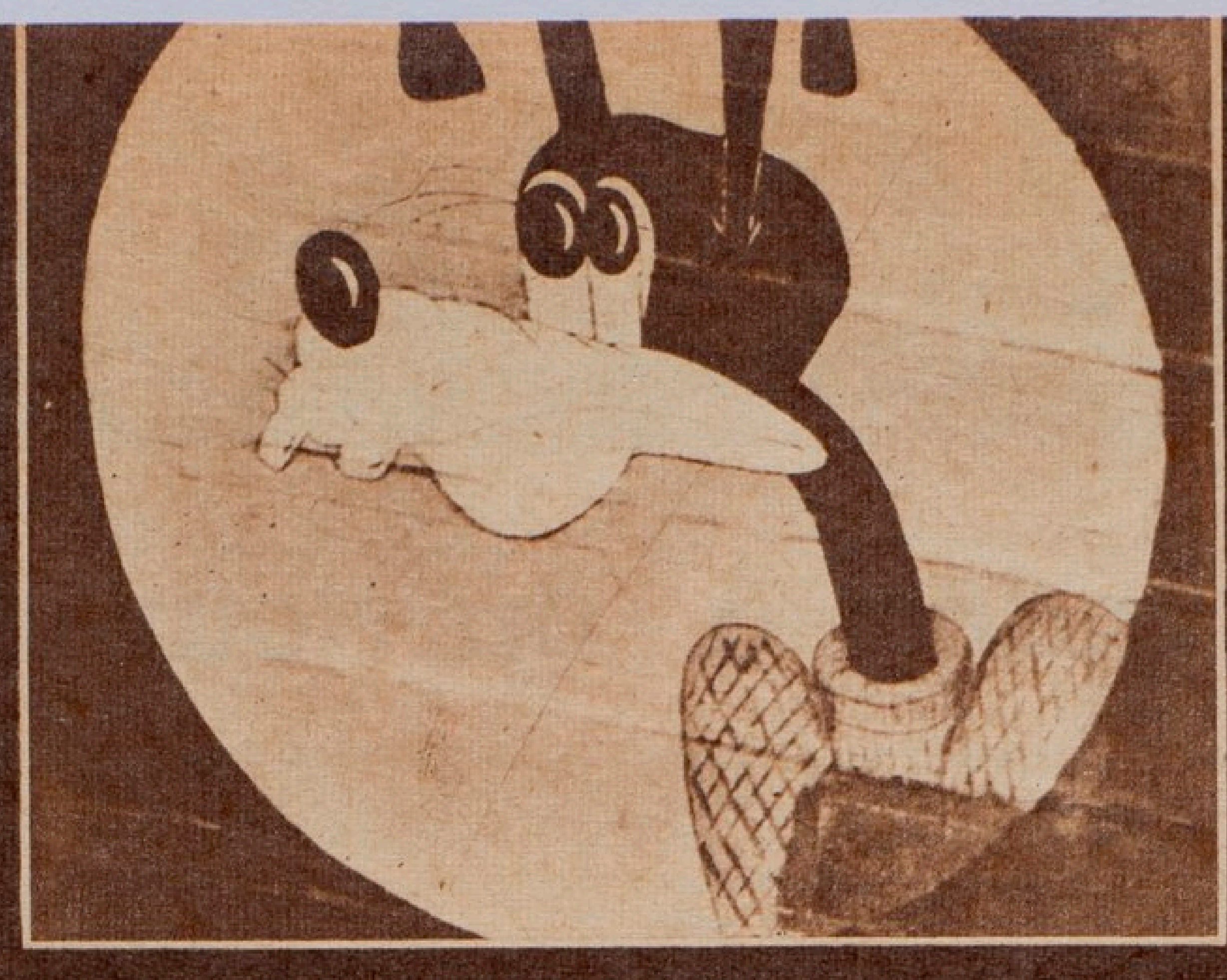
← Entrée d'un tombeau. On reconnaît sur la photo le Dr Etienne Drioton, directeur général du Service des Antiquités. (Béni-Hassan).

La ville-forteresse de Siwa.

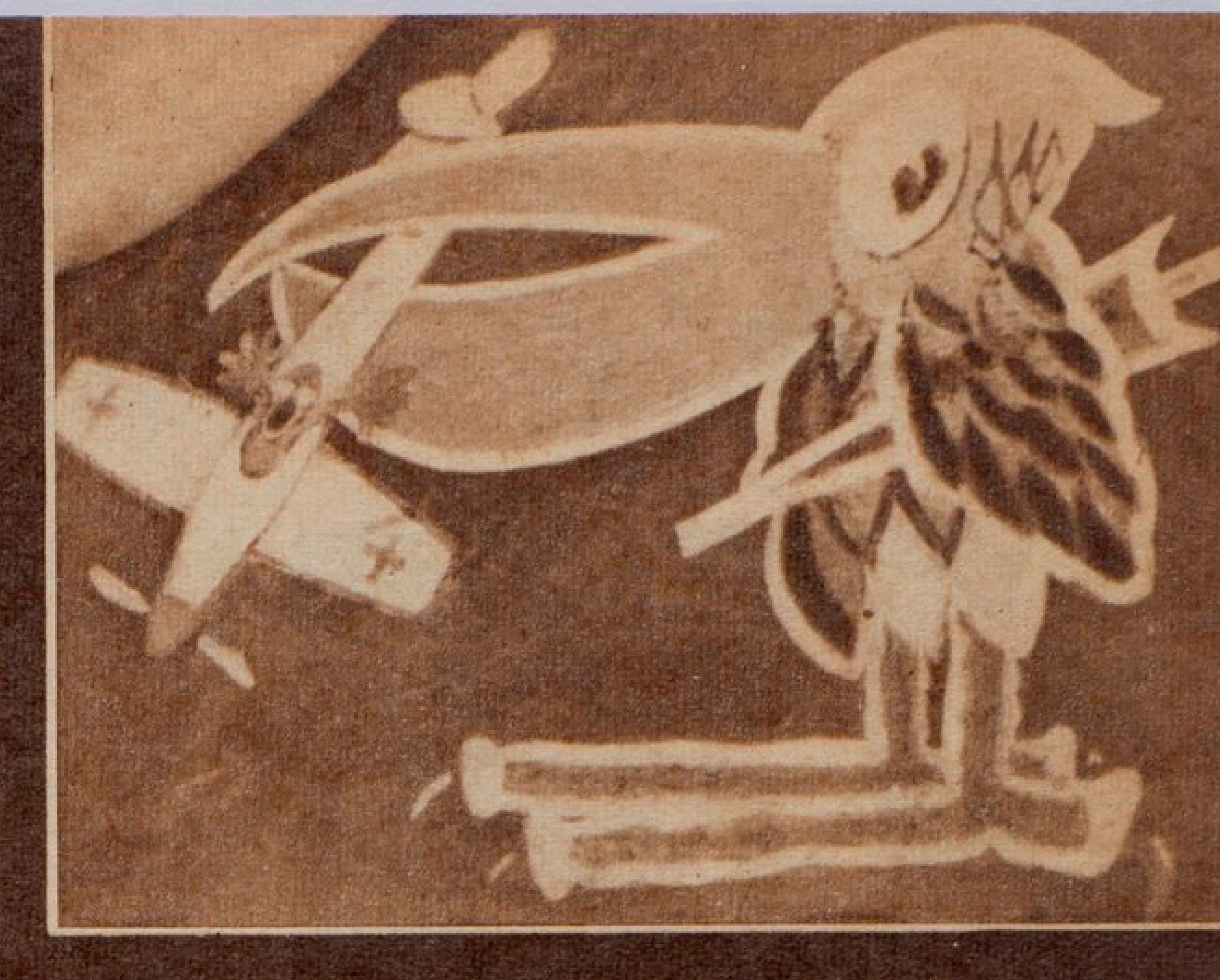

LA GUERRE À LA PLAGE
— N'y touche pas, Henri. C'est peut-être une mine camouflée.
— Je trouve que tu exagères un peu, mon ami, avec tes masques à gaz...
— Excuse-moi, Albert, mais c'est sans doute un message de mon ami l'aviateur pour me dire s'il pourra sortir avec moi ce soir.
Peu importe ce que tu en penseras, Edouard. Mais avec un pareil camouflage tu ne courras aucun risque en prenant ton bain.
UN MARI JALOUX, ou l'écran de fumée protecteur...
MISHA



Un aviateur hindou a choisi pour talisman un tigre de la jungle de sa province de Konkan.



« Goofy » n'a pas besoin d'être présenté. Il a souvent porté bonheur aux aviateurs qui l'ont choisi.



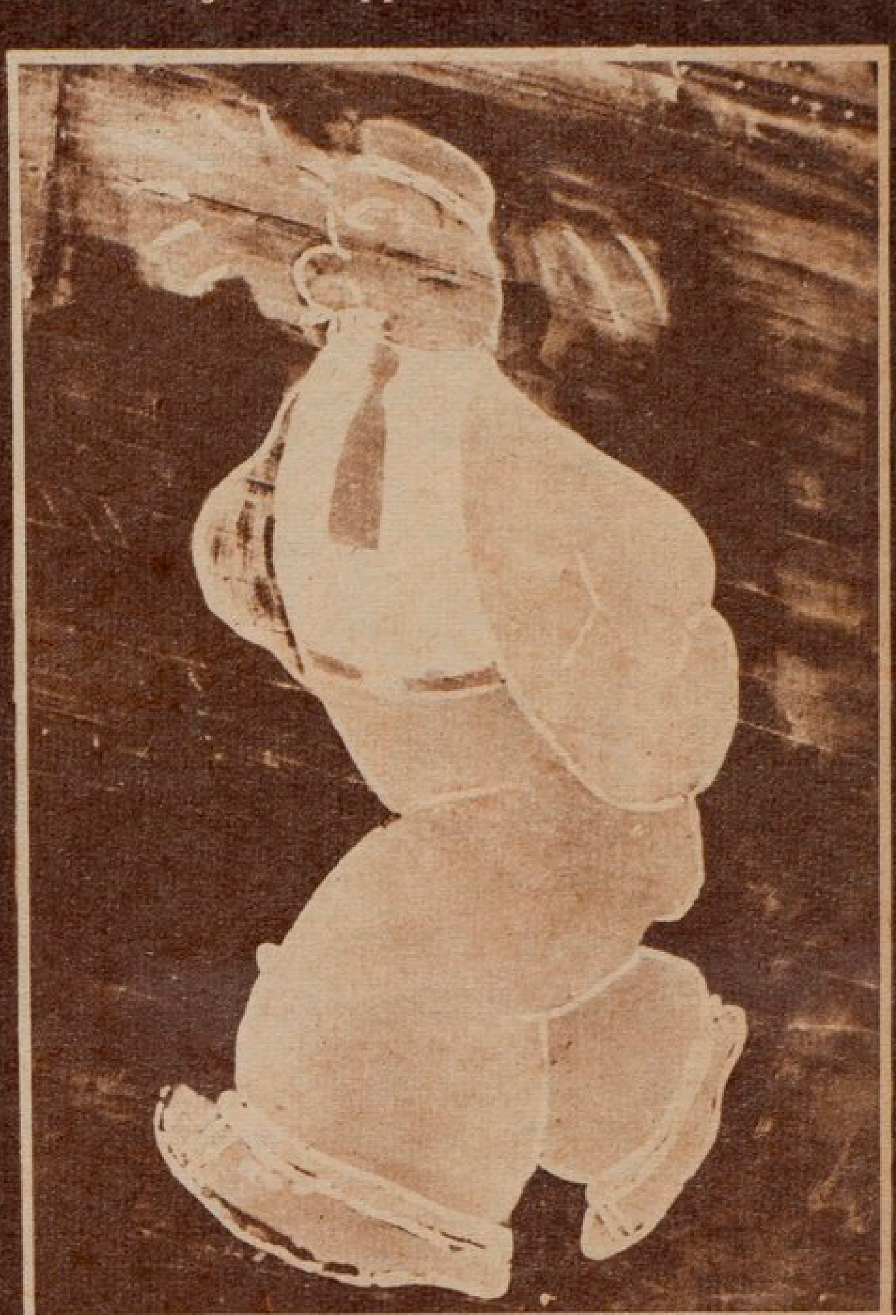
Dessin représentant un appareil nazi entre le bec de cet oiseau dont le goître rappelle celui d'un pélican.



Un Peau-Rouge qui a su protéger un bombardier contre bien des attaques.

Talismans dans le Ciel

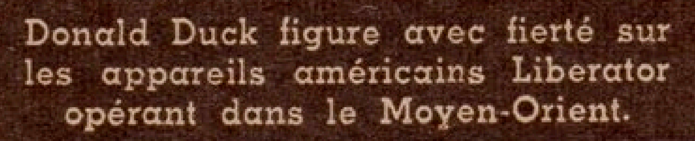
La R.A.F. compte parmi ses membres de véritables artistes et nombre de bombardiers ou de chasseurs portent sur leurs flancs la marque de leur talent. Mais c'est surtout par une manie superstitieuse que les braves aviateurs aiment dessiner des talismans sur leurs appareils de combat. Ceux-ci, souvent inspirés des dessins de Walt Disney, ont un caractère humoristique, ce qui prouve une fois de plus que dans les rangs de la R.A.F. la gaîté ne perd jamais ses droits. Les aviateurs ennemis ont aussi leurs mascottes. Parfois une escadrille entière adopte le même insigne et l'on voit parmi les appareils qui sillonnent le ciel du désert les emblèmes les plus cabalistiques. Certains pilotes avouent même que ceux-ci ajoutent à leur fougue et que dans les combats ils se sentent plus maîtres d'eux-mêmes se sachant protégés par leurs mascottes. Voici quelques dessins trouvés sur les appareils anglais et nazis qui sillonnent le désert de l'Ouest. Comme on le verra, les talismans de la R.A.F. ne manquent ni d'humour ni de fantaisie.



Le pilote de cet avion a choisi pour patron protecteur le célèbre Popeye.



Ce tigre volant, qui sert d'écusson à une escadrille de Tomahawk, dit bien l'esprit de détermination de ces aviateurs qu'aucun obstacle n'arrête.



Donald Duck figure avec fierté sur les appareils américains Liberator opérant dans le Moyen-Orient.



Voici le maréchal Smuts, servant de motif décoratif à un Hurricane appartenant à la S.A.A.F.



Le fier écusson allemand est couché humblement dans les sables du désert.



L'aigle d'argent (Silber Adler), qui figure sur le fuselage d'un Junker 88, n'a pas préservé cet avion des balles britanniques.



Dessin curieux trouvé sur un ME. 109, qui veut défier les Spitfires, ce qui ne l'a pas empêché d'être abattu.

LE PROBLEME HINDOU

Les Indes à un tournant de leur destin

Avec une soudaineté brutale, le problème compliqué des Indes est de nouveau mis sur le tapis, par une décision du Congrès hindou qui, sur l'instigation de Gandhi, menace d'appliquer la désobéissance civile si les Anglais ne quittent pas immédiatement le pays.

Aussi ahurissante que peut paraître cette décision, prise précisément au tournant le plus critique de l'histoire des Indes, c'est bien ce que le Mahatma vient de faire.

Nous croyons donc utile d'exposer succinctement le problème des Indes, tel qu'il se présente actuellement, sans entrer dans les détails, le problème hindou étant certainement le plus complexe et le plus embrouillé parmi les problèmes politiques qui préoccupent le monde.



Sir Stafford Cripps, au cours de son séjour aux Indes, a pris contact avec tous les leaders du pays. Le voici raccompagné jusqu'à sa voiture par M. A. Jinnah, leader des musulmans hindous, avec lequel il vient d'avoir un long entretien.

Désireuse d'assurer le calme et la tranquillité aux Indes et de jeter les bases d'une solution définitive du problème hindou, la Grande-Bretagne avait chargé Sir Stafford Cripps, il y a quelques mois, d'une mission auprès des leaders hindous.

Sir Stafford déploya des efforts louables et finit par laisser entre les mains des leaders une proposition tendant à la constitution des Indes en Dominion. L'opinion mondiale fut favorable à la proposition britannique qui — poussant le libéralisme à l'extrême limite — reconnaissait aux Indes le droit de se séparer de l'Empire.

Mais les leaders ne furent pas d'accord pour approuver la solution proposée par la Grande-Bretagne.

Le Congrès — dont les piliers : Gandhi, Nehru, Aboul-Kalam Azad, ne sont d'ailleurs pas d'accord entre eux — réclama l'application immédiate de la solution et refusa d'approuver le renvoi de cette solution après la guerre. En d'autres termes, le Congrès ne voulut pas se contenter de promesses et d'engagements et réclama des réalisations immédiates.

Ignorant la gravité du danger que présentait l'invasion imminente des Japonais, les leaders du Congrès entendaient assumer eux-mêmes la défense du pays.

Simultanément, les musulmans, groupés autour de la « Muslim League », présidée par le fougueux Mohamed Aly Jinnah, rejetèrent aussi la proposition de Sir Stafford Cripps. Mais les raisons de ce rejet différaient de celles invoquées par le Congrès hindou.

La Ligue Musulmane ne voulut pas admettre la modalité d'application du « Home Rule », mais non le principe lui-même. Le président Jinnah protesta contre la représentation insuffisante, au point de vue numérique et proportionnel, des musulmans au sein de l'Assemblée Constituante qui devait élaborer le régime futur. D'autre part, Jinnah et ses partisans soulevèrent de nouveau la question de la création aux Indes d'Etats musulmans, afin de soustraire les musulmans à l'autorité des Hindoustanis. Ce projet est connu sous le nom de « Pakistan » et tend à la formation d'un groupe d'Etats musulmans, au nord-ouest des Indes. Il y a, toutefois, de nombreux musulmans qui n'adoptent pas ce projet et y voient, comme leurs adversaires du Congrès, une première étape vers le démembrement des Indes.

On sait que Gandhi et ses amis ont toujours refusé à la majorité musulmane (80 millions d'hommes) la reconnaissance de tous leurs droits de citoyens et que leur souci fut toujours de maintenir cette minorité sous leur emprise. Or, les musulmans des Indes, tout en souhaitant pour leur pays la liberté et l'indépendance, refusent catégoriquement de se soumettre à un régime anti-démocratique qui les laisse à la merci de la majorité hindoustanie. Tout le différend entre les deux éléments les plus importants de la population des Indes réside en ceci : les Hindoustanis veulent dominer les musulmans et les autres minorités, et les musulmans, ainsi que toutes les autres minorités, ne veulent pas se laisser dominer par les Hindoustanis.

Par ailleurs, il y a aussi les princes hindous dont l'opinion pèse dans la balance : nizam de Hyderabad, maharajahs et rajahs de Baroda, de Rajpoutana, de Mysore, du Cachemire, de Kapourtala, etc... Liés à la Grande-Bretagne par des accords et des engagements mutuels, ces princes n'entendent pas se laisser mener par les membres du Congrès. Aucun prince de quelque importance n'a, jusqu'ici, manifesté son approbation à l'égard de l'attitude et du programme politique du Congrès.

Enfin, les Intouchables ou Parias, dont la vie n'est qu'un long et interminable calvaire, s'étaient groupés autour de Gandhi lorsque ce dernier leur avait promis leur réhabilitation. Dans l'espoir de devenir des êtres humains considérés au même degré que les autres, ils avaient adhéré au programme du Mahatma. Mais ce dernier n'a pu réaliser ses promesses à leur égard, et ces Intouchables ne peuvent que concevoir avec horreur l'établissement d'un régime qui maintiendrait éternellement leur condition dans son état actuel. On a dernièrement vu le leader des Intouchables se déclarer contre Gandhi et qualifier son attitude actuelle d'insensée. Ces parias, qui se convertissent en masse à l'Islamisme, dans le but de devenir des hommes libres, sont partisans de l'entente avec les musulmans et ne peuvent nullement être classés parmi ceux du Congrès.

En résumé, le problème des Indes se présente actuellement sous l'aspect suivant :

1° Les Britanniques proposent défendre eux-mêmes les Indes contre les Japonais, et le « statut de Dominion » (y compris la possibilité de sécession) dès la fin de la guerre ;

2° Le Congrès exige l'évacuation immédiate des Britanniques et l'indépendance complète pendant la guerre ;

3° Les musulmans réclament un régime démocratique garantissant leurs droits et un accord établissant les rapports des Indes avec la Grande-Bretagne ;

4° Les princes hindous, généralement satisfaits du « statu quo » et désirent son maintien ;

5° Les Intouchables accepteraient n'importe quel régime, pourvu qu'ils ne soient pas maintenus dans leur condition inférieure de parias ;

6° Les autres minorités : Sikhs, chrétiens, etc., croient que leur salut réside dans la présence des Anglais aux Indes ;

7° Les Hindous non ralliés au Congrès et dont les partis politiques souhaitent et cherchent un accord avec les Anglais sur la base d'une autonomie plus ou moins large ont presque tous accepté les propositions de Sir Stafford Cripps. Citons à titre d'exemples : les libéraux de Sir Taj Bahadore, le parti des nationalistes hindous et le parti modéré de Jayakar.

Devant l'opposition que rencontra Gandhi à sa décision de désobéissance civile, le Mahatma vient de marquer un arrêt dans son intransigeance. Il accepte de discuter le problème hindou avec les autres partis politiques à une conférence de la Table Ronde et il vient de faire des déclarations précises à ce sujet.

Au moment où paraîtront ces lignes, une décision aura peut-être été prise à ce sujet, car le Comité Exécutif du Congrès doit se réunir incessamment pour approuver ou renvoyer l'exécution de la désobéissance civile.

Les musulmans des Indes manifestent toutefois une effervescence qui va grandissant. Les étudiants du Punjab, réunis en Congrès, ont voté une motion considérant la désobéissance civile décrétée par Gandhi comme étant un moyen de camouflage cachant une intention préconçue d'attaquer les musulmans. Certains membres du Congrès, dont le fameux Jawaharlal Nehru, craignent des conséquences que peut entraîner l'attitude de Gandhi et la mise en vigueur du plan qu'il a conçu. Au moment où les Indes se trouvent menacées d'une invasion nippone, tous les éléments sains de la population, et même des leaders jusqu'ici intransigeants, hésitent à suivre le Mahatma, le condamnent ou le combattent ouvertement. Le brillant chef du Congrès à Madras, M. Rajagopalachari, a déjà démissionné du parti.

En définitive, tout laisse croire que l'arme préférée de Gandhi, la désobéissance passive, n'aura pas, cette fois, le même tranchant que naguère et qu'elle pourrait peut-être même se retourner contre lui.

En dernière heure, les dépêches nous annoncent que le Comité Exécutif du Congrès a approuvé une résolution disant que — aussitôt que les Anglais auront accepté d'évacuer les Indes — le gouvernement provisoire qui sera constitué se hâtera de proclamer l'adhésion des Indes aux Puissances Unies qui combattent l'agression.

ET LE VICE-ROI ?

Il convient de noter qu'une des principales modifications que l'attribution du « Home Rule » apporterait aux Indes toucherait la fonction et le rôle du vice-roi. Qu'est-ce au juste que ce très haut fonctionnaire ?

Les Indes d'aujourd'hui comptent onze provinces. Les trois premières furent celles de Madras, Bombay et Bengale. En 1773, Warren Hastings, ancêtre du vice-roi actuel (ancêtre es qualité, bien entendu), fut nommé gouverneur général du Bengale. C'est en 1858 seulement, lorsque l'autorité passa des mains de la Compagnie à la Couronne britannique, que le gouverneur général fut nommé vice-roi. Le titre n'a, par conséquent, pas encore un siècle d'existence. Le vice-roi est nommé par la Couronne sur la proposition du Premier Ministre. Il traite avec la Couronne par l'intermédiaire du secrétaire d'Etat pour les Indes. Il est assisté d'un Conseil qui, avant son élargissement de l'an dernier, comprenait : le commandant en chef des armées britanniques aux Indes, et cinq autres membres dont deux Hindous et trois Britanniques. Ce Conseil est souvent appelé le Cabinet du Roi. C'est une incorrection. Il n'est en effet constitué que de chefs de départements administratifs. A telle enseigne que le vice-roi, sous réserve de l'approbation du secrétaire d'Etat, peut passer outre à ses avis. De même, des départements aussi importants que les Affaires Etrangères et la Défense Nationale sont du ressort exclusif du vice-roi. Tout ce qu'on peut dire, c'est que, sous certains vice-rois, le Conseil a pu ressembler à un organisme assez voisin d'un cabinet gouvernemental. C'est-à-dire que plus ou moins de latitude était laissée à ses membres.

Le vice-roi est aussi gouverneur général. Il est gouverneur général en tant que chef de l'administration des Indes et vice-roi en tant que représentant du roi-empereur. Il représente enfin la Couronne britannique à l'égard des 560 princes environ qui règnent sur les diverses parties des Indes. La charge ou la dignité de vice-roi des Indes est certainement une des plus hautes de tout l'Empire britannique. Elle a été d'ailleurs illustrée par des hommes qui — de Canning au marquis de Linlithgow, l'actuel titulaire, en passant par lord Curzon et lord Halifax — ont su maintenir dans ces fabuleuses contrées le renom et le prestige de leur pays.

LA GRANDE-BRETAGNE

représentée par Sir Stafford Cripps propose un « Home Rule » ou Dominion, et se refuse à considérer toute autre solution basée sur l'évacuation immédiate des Indes.



LE CONGRES

poussé par le Mahatma Gandhi exige l'évacuation immédiate des Britanniques et l'indépendance complète, tout en déclarant qu'aussitôt les Anglais partis, le gouvernement provisoire proclamera l'adhésion des Indes aux Puissances Unies.



LES MUSULMANS

ayant à leur tête Mohamed Aly Jinnah réclament un régime démocratique garantissant leurs droits et un accord établissant les rapports des Indes avec la Grande-Bretagne.



LES PRINCES HINDOUS

dont le plus important le nizam Hyderabad, généralement satisfaits du « statu quo », désirent son maintien.

LES INTOUCHABLES

accepteraient n'importe quel régime, pourvu qu'ils ne soient pas maintenus dans leur condition inférieure de parias.

LES AUTRES MINORITES...

Sikhs, chrétiens, etc., croient que leur salut réside dans la présence des Anglais aux Indes.

LES HINDOUS NON RALLIES

au Congrès et dont les partis politiques souhaitent et cherchent un accord avec les Anglais sur la base d'une autonomie plus ou moins large ont presque tous accepté les propositions de Sir Stafford Cripps. Exemples : les libéraux de Sir Taj Bahadore, le parti des nationalistes hindous et le parti modéré de Jayakar.

Renée Davelly nous parle du Cake du Blessé

Quand, il y a quinze mois, j'ai eu l'occasion de connaître Renée Davelly, j'ai été frappée par deux choses : le son grave et harmonieux de sa voix et, surtout, ce je ne sais quoi de nostalgique et d'infiniment triste dans son regard. Il semblait que, tout en me parlant, elle poursuivait au delà de l'heure et du lieu un rêve que rien ne pouvait interrompre.

Des mois ont passé... J'ai revu Renée en uniforme, portant fièrement sur son cœur la croix de Lorraine, cette croix qui symbolise pour les Français du monde entier la flamme de la liberté que rien ne saura éteindre.

Un changement profond s'était opéré en la jeune femme. Elle parlait de ses soldats, « de ses gars » comme elle les appelle, avec une affection infinie. On sentait qu'elle était prête à tous les sacrifices pour soulager un peu leurs souffrances et leur solitude.

Je l'ai vue à l'œuvre au camp des Spahis, chez les braves de la B.I.M. et du B.P. qui se sont battus héroïquement à Bir Hakeim et qui prenaient, « quelque part en Egypte », un repos bien gagné. Partout, dans les hôpitaux militaires anglais où je l'ai suivie, il suffisait qu'elle paraisse pour que l'atmosphère changeât aussitôt. Les plus malades trouvaient assez de force pour chanter en chœur des airs de leur pays.

« — Elle accomplit de véritables miracles, m'a confié le médecin de la section des grands brûlés d'un hôpital. Un de mes hommes avait un terrible cafard parce qu'il était entièrement défiguré. Mme Davelly a chanté pour lui, puis elle lui a planté un baiser solide de camarade sur sa joue brûlée. Eh bien, ce baiser a agi comme un baume sur mon malade. Il m'a dit, après le départ de la vedette : « Je ne dois pas être aussi répugnant que je le pensais puisque « the pretty French girl » m'a embrassé de si bon cœur. »

Je pourrais citer des centaines de cas pareils. Mais j'ai voulu entendre Renée me parler elle-même de son œuvre qui vient d'avoir un an.

Dans le décor moderne de son appartement, vêtue d'une élégante robe d'intérieur, la jeune femme a répondu à toutes mes questions avec cette amabilité qui l'a rendue si populaire en Egypte.

— Quand avez-vous eu l'idée de créer le « cake du blessé » ?

— Il y a un peu plus d'un an. Jusque-là, je visitais les blessés et chantais pour eux. Je leur apportais quelques friandises, et tout le salaire que je touchais dans ce grand dancing cairote y passait. Mais, peu à peu, je m'apercevais à regret que mon argent ne suffisait plus. C'est alors que j'ai lancé un appel au public. Celui-ci a magnifiquement répondu en m'envoyant argent et cakes. Lady Lampson a bien voulu prendre l'œuvre sous son haut patronage. Le « cake du blessé » est officiellement né le 26 juillet 1941.

— Comment votre œuvre subsiste-t-elle ?

— Par des donations qui me sont envoyées d'un peu partout à travers l'Egypte et par les quêtes que je fais dans les grands établissements. Ma quête une fois terminée, je compte la recette en présence du directeur de l'endroit. L'argent est ensuite mis dans une enveloppe scellée et adressée à la British Red Cross qui, par retour du courrier, envoie un mot de remerciement à l'établissement et accuse réception de la somme qui lui est parvenue.

— Combien vous faut-il par mois pour assurer la vie matérielle de votre œuvre ?

— Entre 400 et 500 livres. Vous ne pouvez vous imaginer combien le prix des friandises a haussé, et puis, lorsque je distribue des douceurs, il ne s'agit pas de lésiner avec les soldats. Ceux-ci ne font pas des calculs quand ils sont prêts à donner leur vie pour nous.

— Où vont les fonds recueillis ?

— Je vous l'ai déjà dit, tout l'argent qui me parvient est remis au trésorier de la Croix-Rouge Britannique qui me délivre ensuite des reçus pour les sommes parvenues (Renée m'en fait voir une pile. Il y en a là pour plusieurs centaines de livres).

— Comment distribuez-vous les cakes qui vous sont envoyés ?

— Chaque jeudi, une camionnette de la Croix-Rouge vient me chercher. Nous allons dans les différents hôpitaux militaires et procédons à la distribution des cakes, bonbons, fruits, etc... En dehors du jour de la distribution des cakes, j'y vais, en moyenne, quatre ou cinq fois par semaine. Les soldats doivent se distraire. Je les fais chanter avec moi, cela les amuse et les secoue un peu. C'est un tel plaisir que de passer chaque fois quelques heures avec eux...

— Rendez-vous visite aux hôpitaux égyptiens, et ceux-ci sont-ils compris dans la distribution des cakes ?

— Oui, je suis allée moi-même donner des friandises aux soldats égyptiens malades. J'ai été reçue par Sousou pacha. C'est un parfait gentleman. D'ailleurs, les hôpitaux égyptiens reçoivent chaque mois 50 livres de la part de l'œuvre du « cake du blessé ».

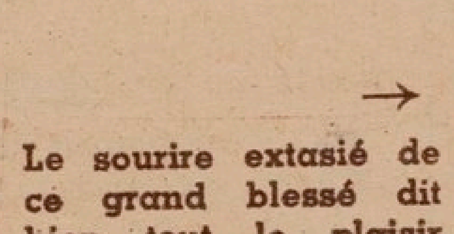
— Quels sont vos projets d'avenir ?

— J'en ai plusieurs : 1° donner plus d'essor à mon œuvre ; 2° tâcher de ramasser encore plus d'argent. Que chaque personne de bonne volonté tâche de m'envoyer régulièrement une petite somme d'argent. Même une donation mensuelle de 20 piastres serait la bienvenue. J'ai fait faire des brassards et des boîtes de couleur blanche portant des drapeaux anglais et français entrelacés. Une fois par semaine, de jeunes volontaires appartenant aux meilleures familles du pays iront quêter dans les établissements élégants de notre ville. Puis, ces jeunes filles auront le droit de venir elles-mêmes distribuer les friandises aux militaires. Cela leur fera voir la guerre de près et les stimulera à continuer leurs quêtes.

* * *

Je prends congé de Renée Davelly, touchée par son accueil et le dévouement qu'elle déploie pour une œuvre aussi belle et qui mérite tout encouragement de la part du public.

ANNE-MARIE



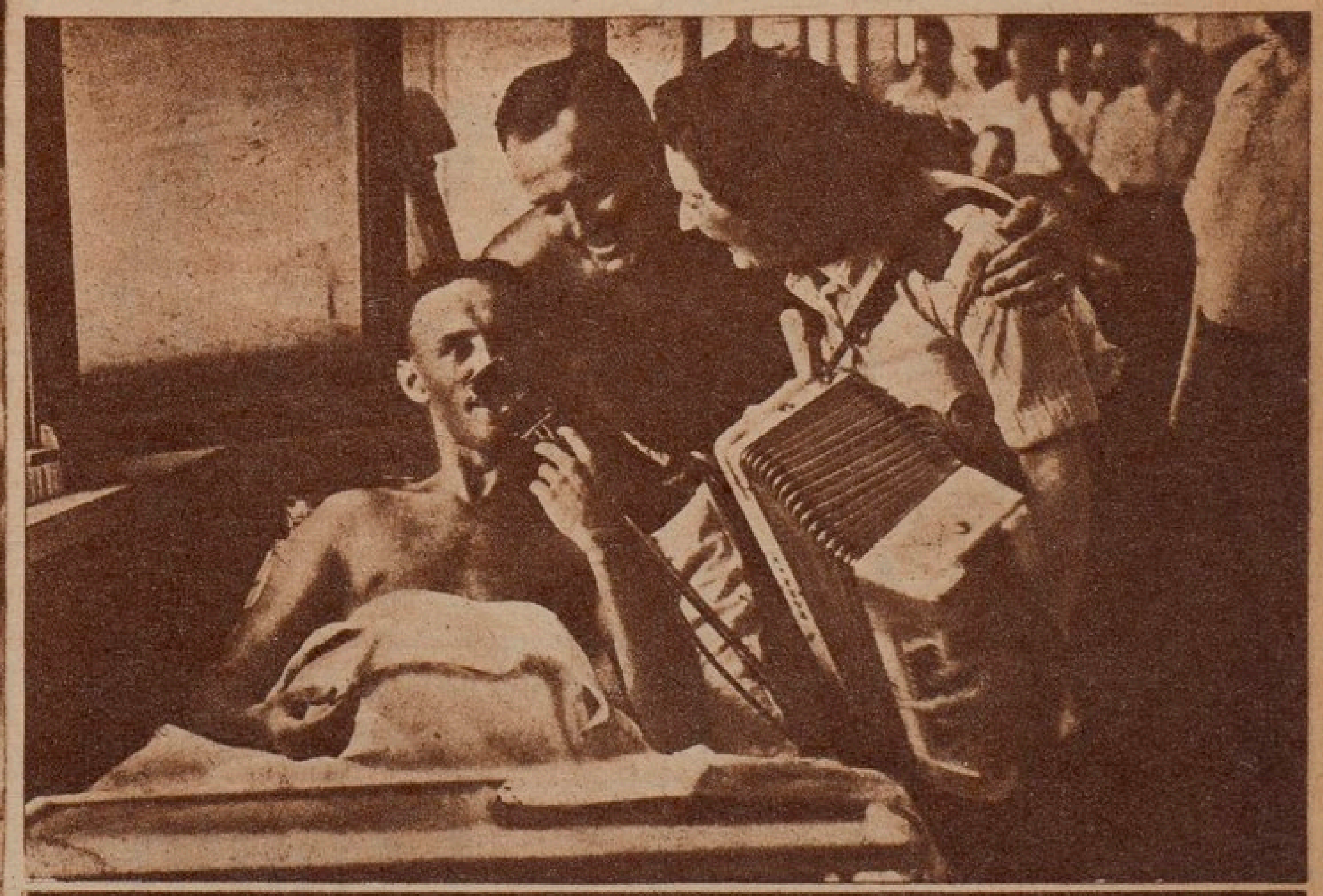
↑ Un duo que les auditeurs de l'E.S.B. n'ont pas manqué d'apprécier.



→ Le sourire extasié de ce grand blessé dit bien tout le plaisir que lui procurent la présence et la voix de Renée Davelly.



La popularité de Renée Davelly parmi les troupes est bien grande et ils la considèrent tous comme la plus charmante des camarades. ↓



Ce brave soldat blessé est bien heureux de pouvoir prononcer quelques mots au microphone.

féminités

POUR CELLES QUI VONT

A LA PLAGE...

N'oubliez pas...

1 ...Que le jour de l'arrivée, il vaut mieux ne pas se baigner. Il est préférable de rester sur la plage pour s'habituer. Attendez le lendemain pour prendre un bain et arrangez-vous pour que sa durée soit de 30 minutes au maximum.

2 ...que si vous ne nagez pas, si vous faites seulement des trempettes, il ne vous faut rester que dix minutes. Nous savons bien qu'il y a des gens qui passent leur journée dans l'eau et s'en portent très bien, mais ceux-là sont des exceptions. La plupart du temps, même pour les gens très bien portants, un séjour prolongé dans l'eau n'est pas souhaitable. S'il ne fait pas de mal, il ne fait pas non plus de bien.

3 ...qu'il ne faut prendre qu'un seul bain par jour. 30 bains dans une saison fortifient, plus de 30 bains fatiguent. Vous n'allez pas aux bains de mer pour vous éreinter. Vous y allez pour vous reposer, pour bénéficier au maximum de cette merveilleuse réserve de produits vivifiants.

4 ...qu'il faut attendre trois heures après la fin d'un repas, même léger, pour rentrer dans l'eau. Là encore, nous savons que quantité de gens se rient de cette règle et qu'il ne leur est jamais rien arrivé. 100 fois vous prendrez peut-être un bain deux heures après le repas et il n'arrivera rien, mais, à la 101ème fois, vous aurez une congestion et vous irez au fond. Il est vraiment inutile de courir un pareil risque.

5 ...qu'il y a des courants et des trous qu'il faut apprendre à connaître. Les gens du pays vous donneront d'excellents conseils. Il est inutile de faire le malin et de ne pas en tenir compte.

6 ...que sur les plages fréquentées, on hisse toujours un drapeau noir, en cas de mer houleuse ou démontée. Ce jour-là, évitez de rentrer dans l'eau, car un accident est toujours très vite arrivé.

7 ...que, même si vous êtes une nageuse de la classe des championnes, vous ne pouvez pas vous aventurer en pleine mer sans être accompagnée d'une barque. Ce sont toujours les grands nageurs qui ont de grands accidents.

8 ...que le froid est le grand ennemi des nageurs et qu'une bonne couche d'huile solaire ou de crème rend le corps moins sensible à la température de l'eau.

9 ...que la crampe est un mal qui existe, même si vous ne l'avez jamais éprouvé. C'est une sensation affreuse que de sentir tout à coup un membre comme alourdi par un poids considérable. Il faut tenir compte de la crampe et redoubler de précautions.

10 ...que si vous avez attrapé un coup de soleil et que votre corps brûle tellement que vous n'arrivez même plus à supporter le contact d'une chemise, couchez-vous sur votre lit et demandez à un membre de votre famille de vous recouvrir dos, épaules et bras de lait caillé. Ce moyen aussi simple que peu coûteux vous évitera bien des souffrances inutiles.

ANNE-MARIE

Quelques recettes

BUVEZ FRAIS...

Offrir des rafraîchissements est, en été, le grand problème de toute maîtresse de maison. Il ne s'agit, certes, pas de présenter, sur un plateau, la banale orangeade, citronnade ou le jus d'un fruit quelconque. Il faut du nouveau, de l'inédit qui, tout en désaltérant, permette également de juger du bon goût et du savoir-faire de l'hôtesse.

J'ai demandé à des amies, ménagères accomplies, de me donner des recettes de liqueurs ne coûtant que quelques piastres et ayant la qualité d'être très peu connues. J'espère qu'elles inspireront mes lectrices et leur permettront de varier un tant soit peu le train-train habituel des boissons glacées que tout le monde offre en été.

LIQUEUR AU LAIT BOUILLI

Prendre un litre d'eau-de-vie, un litre de lait bouilli, 750 grammes de sucre, 2 citrons entiers coupés en morceaux (ne pas lever l'écorce), 2 paquets de suvre vanillé, 2 clous de girofle et 12 amandes amères pilées. Mettre le tout dans un bocal hermétiquement fermé et laisser macérer pendant au moins dix jours. Filtrer le tout, puis servir très glacé.

LIQUEUR AU LAIT CRU

1/2 litre de lait cru, 1/2 litre d'alcool à 90°, le zeste de 6 gros citrons, 250 grammes de sucre. Mettre dans un bocal recouvert pendant au moins quinze jours. Filtrer et servir glacé.

LIQUEUR A LA CAMOMILLE

1 litre de vin blanc de bonne qualité, 40 fleurs de camomille, 40 morceaux de sucre, 1 verre à bordeaux de bon rhum, 25 grammes de zeste de citron. Mettre le tout dans un saladier. Laisser macérer pendant trois jours et filtrer. Se consomme tout de suite.

LIQUEUR AU CAFE

Mettre dans un litre d'eau-de-vie 2 cuillerées de café torréfié marron clair sortant du brûloir, laisser infuser pendant quinze jours, sucrer avec un sirop fait avec 500 grammes de sucre et un verre d'eau (laisser refroidir le sirop avant de le mélanger à la liqueur).

CREME DE MENTHE

Dans deux litres d'alcool à 33°, mettre un sirop composé de 2 kilos 500 grammes de sucre et d'un litre 3/4 d'eau, mêler bien. Ajouter 1 gramme d'essence de menthe. Mettre en bouteilles. Vous obtiendrez une vraie crème de menthe.

LIQUEUR DE CITRON

Frotter sur deux citrons, de manière à bien enlever tout le parfum et l'huile essentielle du zeste, 375 grammes de sucre en morceaux, mettre dans un litre d'eau-de-vie avec le jus des deux citrons, remuer tous les jours jusqu'au moment où le sucre sera entièrement fondu. Filtrer et mettre en bouteille. Cette liqueur est d'un goût délicieux ; elle n'est pas banale.

ANISETTE

Essence d'anis : 4 gouttes ; alcool à 80° : 1/2 litre ; eau : 375 grammes ; sucre : 250 grammes. Préparer un sirop avec l'eau et le sucre. Lorsqu'il est froid, ajouter l'alcool puis l'anis.

GARGARISMES

L'usage prolongé des gargarismes peut amener une certaine irritation de la gorge. On doit alors alterner l'usage de ces médicaments avec celui de produits adoucissants, tels que la racine de guimauve, par exemple. On en fait bouillir 10 grammes dans un litre d'eau.

Le miel donne aussi de bons résultats, lorsqu'on l'associe à quelque produit désinfectant comme ce gargarisme :

Borate de soude : 5 grammes ; miel rosat : 30 grammes ; eau de ronces : q.s. pour 150 grammes.

Mais il arrive que le mal de gorge est si douloureux que les décoctions émollientes, comme celles de guimauve, de miel ou de sirop de mûres, ne suffisent pas. En ce cas, il faut avoir recours à des médicaments plus énergiques et véritablement anesthésiques tels que :

Racine de guimauve : 20 grammes ; têtes de pavot : 1 gramme.

Faire bouillir dix minutes dans un litre d'eau et ajouter 5 grammes de borate de soude.

Voici une autre formule :

Chlorate de potasse : 3 grammes ; infusion de feuilles de coca : 150 grammes ; miel rosat : 20 grammes.

Enfin, on peut avoir recours, lorsque l'infection est sérieuse, au gargarisme suivant :

Acide phénique : 0 gr. 50 ; glycérine : 10 grammes ; laudanum de Sydenham : 5 gouttes ; eau distillée : 250 grammes.

Les gargarismes peuvent donc varier à l'infini et c'est au médecin de juger ce qui est le plus opportun. Ce n'est donc que dans les maux de gorge simples que vous aurez recours à ces indications.

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

Des esprits austères s'élèvent contre la licence qui règne sur les plages d'Egypte et nombre de nos concitoyens voudraient voir nos baigneuses affublées de ces vilains ensembles balnéaires de jadis. Il n'est qu'à jeter un coup d'œil sur d'anciennes photos représentant nos mères en costumes de bain pour être pris d'une véritable crise de fou-rire. Tout de même, non, je préfère la mode d'aujourd'hui à celle d'hier et l'aspect de nos stations estivales actuellement qu'autrefois. Je sais, je sais, l'on me parlera de l'allure qu'avaient les robes de 1900, de la ligne que le corset donnait à la taille, de ces mille et un colifichets que les femmes prenaient un malin plaisir à ajouter à leurs vêtements. J'opte, malgré tout, pour la taille dégagée d'aujourd'hui et j'aime mieux les corps souples qu'aucun corset ne gêne, qui n'entrave pas la taille et ne gêne pas la respiration, et je souris à l'idée de voir ressuscitées les allures désuètes des générations passées.

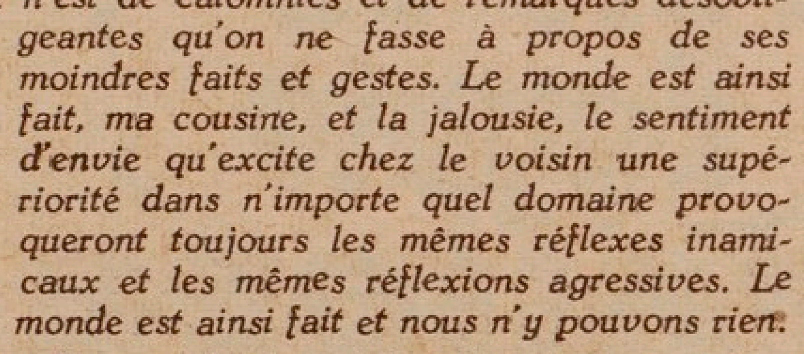
On a beau médire de nos contemporaines, on a beau gloser les formes sans rondeur de nos jeunes filles et de nos jeunes femmes, je persiste à trouver beaucoup d'agrément à la ligne flexible et harmonieuse de leurs corps dont l'allure assouplie par un sport modéré et une vie de plein air possède infiniment de grâce.

Que ces individus chagrins sont donc désagréables, ma cousine, et combien mieux ils feraient de s'occuper de leurs oignons plutôt que de s'immiscer dans un domaine qui leur est complètement étranger et où ils n'ont, à aucun prix, leur mot à dire ! Plût au ciel que, revenus de leurs erreurs, ils ne se fourvoient plus à travers des plates-bandes où ils risquent, à chaque pas, de se casser le nez.

* * *

Mais laissons là ces dissertations d'ordre vestimentaire et parlons un peu de ce troisième été de guerre qui, ni plus ni moins que ceux qui l'ont précédé, ne nous promet, pour un avenir rapproché, la fin de la grande tourmente. Mais les gens ont pris l'habitude des restrictions, du black-out et d'être tirés de leur lit, souvent plusieurs fois chaque nuit, par les appels stridents de la sirène. On ne fait même plus mention, le lendemain matin, de son sommeil entrecoupé, de sa descente précipitée dans l'abri et des mille et un incidents auxquels on assiste, aujourd'hui, impassible. Durant la journée on essaie de tirer le maximum de profit de tout ce qui se présente d'agréable, et nos plages d'Egypte connaissent toujours leur vogue d'autrefois. Et, à l'ombre des cabines et des parasols, bien des idylles naissent et fleurissent, ou meurent aussi rapidement qu'elles ont vu le jour. Les mêmes ragots vont leur train comme aussi les mêmes intrigues, et les bonnes langues trouvent toujours un terrain propice pour exercer leur action perfide.

On critique Mme Une Telle pour ses attitudes osées, on en veut à Mme Une Telle d'être trop jolie et d'exhiber une paire de jambes par trop parfaites et il n'est de calomnies et de remarques désobligeantes qu'on ne fasse à propos de ses moindres faits et gestes. Le monde est ainsi fait, ma cousine, et la jalousie, le sentiment d'envie qu'excite chez le voisin une supériorité dans n'importe quel domaine provoqueront toujours les mêmes réflexes inamicaux et les mêmes réflexions agressives. Le monde est ainsi fait et nous n'y pouvons rien.



Prenons-le donc tel qu'il est, ma cousine, et admettons les gens tels qu'ils sont et tels qu'ils furent depuis les temps les plus reculés de l'Histoire.

Il n'est rien de nouveau sous le soleil, comme disait notre bon ami François qui aujourd'hui n'est plus et qui a trouvé dans un monde que l'on dit meilleur, sans doute de meilleures âmes.

SERGE FORZANNES

QUELQUES PETITS TRUCS

APRÈS UNE JOURNÉE AU GRAND AIR

Tout le monde sait que les masques de beauté font beaucoup de bien à l'épiderme. En voici un extrêmement facile à faire et qui donne des résultats magnifiques. Délayez dans un peu d'eau tiède de la levure ordinaire et appliquez la pâte ainsi obtenue sur tout le visage pendant un quart d'heure environ. L'effet tonique est remarquable, la peau est tout de suite stimulée, rafraîchie, rajeunie. C'est une formule convenant à toutes les peaux qui, après une journée au grand air, se trouvent un peu irritées. Vous enlèverez facilement le masque avec de l'eau tiède.

POUR CELLES QUI FONT DU « FOOTING »

Pendant les chaleurs de l'été, les pieds sensibles se blessent vite. Voici une recette expérimentée : faites fondre au bain-marie, dans 60 grammes de beurre, 30 grammes d'alun pulvérisé et une cuillerée à café d'eau de Cologne ou de lavande à 80°. Mettez cette pommade en pots et passez-vous en sur les pieds avant la marche.

LE VENT, LE SABLE FONT ROUGIR LES YEUX

Contre les paupières gonflées... et l'apparition des poches sous les yeux, voici un excellent remède : faites bouillir un verre de vin rouge avec une pincée de pétales de roses. Attendez que cela se réduise à moitié. Lavez vos yeux et vos paupières, deux fois par jour, avec cette liqueur tiède.

UN FORTIFIANT EFFICACE A LA PORTÉE DE TOUTES

Pour vous maintenir en forme pendant les fatigantes chaleurs estivales, buvez vos légumes. Ils vous donneront force et couleurs. Recette : épinards, persil et jus de grape-fruit, d'orange ou de citron. Extraire le jus de deux poignées d'épinards et d'une poignée de persil. Mélanger moitié par moitié avec le jus du fruit choisi. Trois tasses par jour de ce délicieux mélange fourniront à votre organisme plus de fer et de cuivre qu'aucun médicament.

POUR CELLES QUE LA CHALEUR INCOMMODE

Beaucoup de femmes ont des étouffements et des palpitations, dès que viennent les grandes chaleurs. Voici ce qu'elles doivent faire chaque matin : se mettre devant une fenêtre ouverte et exécuter, 20 fois de suite, l'exercice suivant : respirer très fortement par le nez, retenir leur souffle, le temps de compter jusqu'à 30, puis expirer très lentement par la bouche. Lorsqu'elles auront fini, se coucher bien à plat sur le parquet et appliquer une compresse froide sur le cœur, une autre sous la nuque et une troisième sur les tempes.

Conseils à mes Nièces

Nièce « Scarlett » (Jamaïque)

J'ai lu votre longue lettre avec un réel plaisir et vous remercie pour vos vœux. Pour votre constipation, essayez donc le moyen suivant : buvez, soit en vous levant, soit en vous couchant, un verre d'eau dans lequel vous aurez délayé une cuillerée à café de sel fin. Ce remède si simple et facile est venu à bout des cas de constipation les plus rebelles.

Nièce « Maladive » (Istanboul)

Contre la grippe, voici un remède qui enraye la fièvre en moins de 24 heures et supprime également la dépression physique qui succède à cette maladie : administrez au malade, trois fois par jour, 10 gouttes d'essence de cannelle dans un demi-verre d'eau.

Nièce « Désolée »

Vous pouvez guérir les boutons en question en vous mettant au régime : mangez beaucoup de légumes et de fruits crus, buvez au moins 8 verres d'eau par jour et commencez tous vos repas par un fruit. Evitez les mets épicés, les sauces, les conserves, les piments et les charcuteries. Veillez au bon fonctionnement de vos intestins et vous serez étonnée de constater avec quelle rapidité les boutons en question disparaîtront.

Nièce « Butch »

Vous pouvez m'écrire en anglais. Vous êtes très au-dessous de votre poids. Vous devez engraisser au moins de 6 kilos. Vos hanches et vos cuisses sont, cependant, mal proportionnées par rapport au reste de votre corps. Faites régulièrement de la culture physique. A votre âge, toutes les imperfections physiques peuvent se corriger, puisque vous êtes en pleine formation.

Nièce « S. G. »

Vous devez maigrir au moins de 4 kilos. Vous devez perdre 6 cms du tour de poitrine et 7 cms du tour des cuisses. C'est sans doute à ces endroits que votre surplus de graisse s'est localisé. Faites de la culture physique et, surtout, de la natation. Vous maigrirez rapidement.

Nièce « Chiquita »

Puisque vous avez essayé tous les remèdes connus et qu'ils n'ont donné aucun résultat, c'est qu'il n'y a rien à faire. Mais ne vous désolez pas pour si peu. Beaucoup de femmes sont également affligées de ce défaut et le camouflent admirablement grâce aux fronces, aux drapés et à tous les trucs créés par les couturiers. Pour votre costume, lavez-le régulièrement au savon en paillettes et à l'eau tiède. Ne le laissez jamais trempé d'eau de mer.

Nièce « Un bas bleu » (Téhéran)

Lisez « Portraits de femmes » de Sainte-Beuve. Ce livre vous plaira sûrement. Le prénom « Julia » vient de juillet. Intelligence très fine, beaucoup d'esprit. Volonté continue. Optimisme. Entrain. Grâce innée. Sensibilité assez irritable, ce qui n'empêche pas que les Julia ne demeurent jamais sans être aimées.

Nièce « Leah » (Caïffa)

Comme vous êtes en pleine croissance, vous pourrez facilement grandir si vous faites des exercices appropriés. En voici un qui est excellent. Debout, contre un mur, essayez d'attraper avec vos deux mains allongées un objet situé bien au-dessus de votre tête. Vous devez, pour l'atteindre, « tirer » sur vos muscles et sur tout votre corps. Tous les exercices d'allongement sont excellents pour grandir.

Nièce « La petite maison d'or »

Voyez ma réponse à ma nièce « Désolée ». Vous trouvant dans le même cas, vous devez suivre exactement les conseils que je lui donne.

Nièce « Qui aime être belle »

La crème en question est la seule qui puisse vous donner satisfaction. Continuez donc à l'employer. Mieux vaut avoir la peau très blanche que parsemée de taches de rousseur.

Nièce « Seborah » (Jaffa)

Mon adresse est : « Tante Anne-Marie, c/o Revue « Images ». Post Office Bag. Le Caire. » Personne ne décachète mon courrier, vous pouvez donc m'écrire en toute sécurité. Tout ce que vous me direz sera strictement confidentiel, car, une fois que j'ai répondu à une question, je déchire toujours la lettre de ma correspondante.

Nièce « Judith » (Jérusalem)

Puisque vous vous intéressez aux lignes de la main, voici les réponses à vos questions : des grilles sur le mont de la lune dénotent la tristesse, l'inquiétude, le mécontentement ; des grilles sur le mont de Vénus annoncent des amours légères et des obstacles en amour.

Neveu « Tomate alexandrine »

Les rougeurs du visage sont souvent dues à des troubles circulatoires ou à une mauvaise digestion. Pour les guérir, il faut, avant tout, recourir à une hygiène générale. De plus, il sera bon, matin et soir, de se lotionner quelques minutes le visage avec de l'eau très chaude additionnée d'un gramme de sublimé pour un demi-litre d'eau bouillie.

TANTE ANNE-MARIE

Délassons-nous

SAVEZ-VOUS DISCERNER LE VRAI DU FAUX ?

SE COUPER LES CHEVEUX LES FAIT REPOUSSER

VRAI ou FAUX

Ce n'est pas parce que vous vous coupez les cheveux que vous les faites repousser plus vite. Vous les faites seulement repousser plus dru. Tout ce qui contribue à activer la circulation du sang autour des racines (frictions, frottements, etc.) permet aux cellules de se développer plus rapidement. Le développement normal est de 9 mm. par mois.

NAPOLÉON AURAIT PU AVOIR UN SOUS-MARIN

VRAI ou FAUX

Le sous-marin n'est pas, comme beaucoup de personnes le croient, une invention moderne. En 1624, von Drebhel expérimentait à Londres une embarcation naviguant sous l'eau. Et c'est à l'Américain Bushnell que l'on dut, en 1772, le premier sous-marin. En 1800, Fulton offrit même à Napoléon un sous-marin : il fut éconduit...

ON PEUT GRANDIR TOUTE LA VIE

VRAI ou FAUX

Evidemment, le cas est rare, mais il existe des anormaux chez qui la croissance dure toute la vie. En tout cas, vous vous trompez si vous croyez que la croissance s'arrête à un âge déterminé, seize ou dix-sept ans, par exemple. On peut encore très bien grandir à vingt-trois ou vingt-quatre ans.

LES CHEVAUX DORMENT DEBOUT

VRAI ou FAUX

Les chevaux n'ont pas besoin de s'allonger pour dormir. Ils peuvent même rester plusieurs mois debout. Ils disposent, en effet, d'un système musculaire qui permet à leurs jambes de rester tendues et de supporter le poids du corps sans la moindre fatigue.

HISTOIRES DE GRANDS HOMMES

Chaque matin, à neuf heures et demie, le roi George V avait l'habitude de converser par téléphone avec sa sœur, la princesse Victoria. En commentant cette habitude, le roi raconta un jour :

— Evidemment, nous ne nous embarrassions pas toujours de politesse. Un matin, le téléphone de la princesse sonna à l'heure convenue. Elle décrocha le récepteur et dit : « Bonjour, vieux fou ! » La voix de l'opérateur répondit : « Je vous demande pardon, Altesse Royale, mais Sa Majesté n'a pas encore été branchée sur la ligne. »

* * *

Pendant la dernière guerre, Pierre, le chauffeur du maréchal Foch, était continuellement assiégé par ses camarades qui lui demandaient : « Pierre, quand donc finira la guerre ? Tu devrais le savoir. »

Pierre essaya de les satisfaire : « Aussitôt que j'apprendrai quoi que ce soit du maréchal, je vous le ferai savoir. »

Un jour, il arriva rayonnant :

— Le maréchal a parlé aujourd'hui.

— C'est vrai ? Qu'a-t-il dit ?

— Il a dit : « Pierre, qu'en pensez-vous ? Quand est-ce que cette guerre finira ? »

* * *

A la veille d'une générale, Sarah Bernhardt et sa troupe tenaient une réunion, avec des amis. Le maréchal François Canrobert, héros de la guerre de Crimée, était parmi les assistants.

— Nous sommes à la veille d'une grande bataille, dit la grande artiste. Nous avons peur.

— Peur ? s'étonna le maréchal.

— Oh ! je vous demande pardon, Monsieur, dit la Bernhardt. J'avais oublié !

Et s'adressant à un domestique :

— Picard, apportez, je vous prie, un dictionnaire pour Monsieur !

LE CLUB DES ÉTERNUEURS

Invraisemblable, mais vrai, le « Club des Eternueurs », qui ne pouvait évidemment exister autre part qu'en Amérique, a son siège à Sault-Sainte-Marie, petite ville du Michigan.

Le « Club des Eternueurs » prétend compter parmi ses membres les plus grands éternueurs du monde. Tel ce Lou Harris, qui est très fier de son titre d'« Eternueur suprême », et se vante d'avoir éternué un jour avec une telle vigueur que ses lunettes ont été projetées à trois mètres en avant.

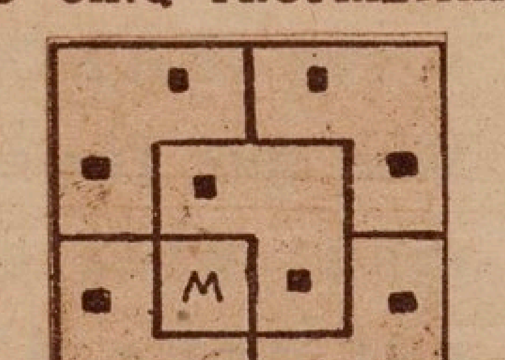
Son concurrent le plus dangereux est un certain George Pilant, qui déclare avoir, en éternuant, tour à tour mis en fuite un attelage de deux chevaux, déboîté le cou du chauffeur de taxi qui le conduisait et fait voler aux quatre coins de la salle les cartes que ses partenaires au bridge tenaient serrées dans leurs mains.

Actuellement, le club comprend deux cents membres. L'un des plus anciens, Mrs Pearl Wakefield, a une fois éternué pendant une semaine sans pouvoir s'arrêter.

Parmi les catégories d'éternuements reconnues par le club, on distingue l'éternuement « à la minet », qui ressemble à un miaulement étranglé et qui se produit particulièrement chez les dames quand elles cherchent vainement à réprimer leur envie d'éternuer. C'est la forme discrète et quasi féminine de l'éternuement.

Il y a aussi (variété plus commune chez les hommes) l'éternuement « en coup de trombone », qui est violent et éclate si l'on veut arrêter l'expulsion d'air en fermant la bouche.

LES CINQ PROPRIÉTAIRES



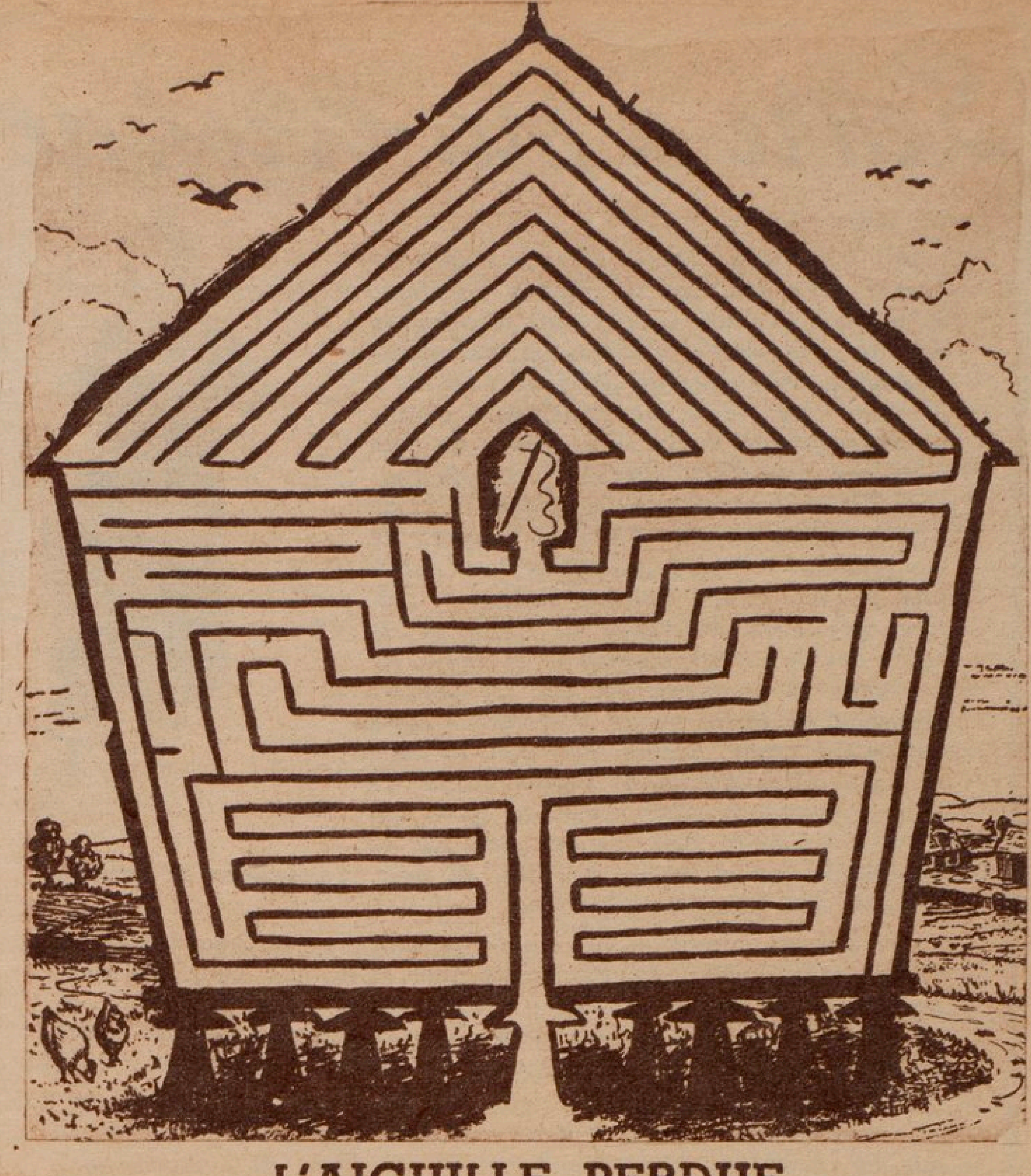
Un terrain carré, représenté schématiquement ci-dessus, contient une mare (M) et dix arbres, représentés par les petits carrés noirs. Ces arbres sont disposés de la manière suivante : huit aux sommets d'un octogone régulier et deux sur un diamètre de cet octogone. Il s'agit de partager ce terrain également entre cinq personnes et de telle manière que chaque personne possède deux arbres.

SOLUTION

Il vous suffit de regarder le petit dessin ci-dessous pour vous rendre compte de quelle manière il fallait découper le champ carré, afin que chacun des nouveaux propriétaires possède deux arbres, et cela dans des terrains égaux.



LES CINQ PROPRIÉTAIRES



L'AIGUILLE PERDUE

Le labyrinthe était à moitié construit quand la jeune fille cousut un bouton à la tunique du soldat. Ce n'est que lorsque la construction fut terminée qu'elle s'aperçut qu'elle avait égaré son aiguille. Comment pourra-t-elle à nouveau gagner le centre du labyrinthe sans traverser une barrière représentée par les lignes noires ?

VOL A MAIN ARMEE



Il fallait bien prendre une décision.

Pendant de longues minutes, Jim Glynbury était demeuré dans la contemplation de ses mains, posées là, devant lui, sur la table.

Ses mains ! Elles étaient devenues molles et sans volonté. Depuis des mois et des mois elles n'avaient pas travaillé. Ses mains, jadis si adroites ! Un homme ne peut pas demeurer indéfiniment oisif dans la contemplation de ses mains. Les dix doigts de Jim réclamaient du travail, mais Jim était chômeur.

Les commissures de ses lèvres, dirigées vers le bas, avaient imprimé à son visage une grimace de déception.

Le monde s'était ligué pour lui refuser du travail. Aucun espoir de gagner de l'argent, de se nourrir convenablement, de s'habiller, d'alléger la dureté de son existence. Quelques vagues tâches insignifiantes, entreprises de temps en temps, lui rapportaient tout juste de quoi ne pas mourir de faim. Mais à quoi bon prolonger ainsi une lente agonie ?

Jim Glynbury s'était plongé dans une longue méditation. Son esprit, torturé par la nécessité de trouver une solution à son désespoir, travaillait comme une dynamo en charge.

Lentement, il détacha les yeux de ses mains et les posa sur la silhouette de la frêle vieille femme qui trottait dans la cuisine sombre. Il s'efforça de parler ; un besoin impérieux d'entendre sa propre voix monta en lui. Un son mal assuré rompit le silence du misérable logis :

— Comment va maman ?

La vieille femme s'arrêta au milieu de la pièce et regarda le jeune homme, intriguée. Depuis longtemps, c'était la première fois que son fils lui posait une question pareille. Ensuite, elle sourit :

— Mais ça va très bien, mon grand.

Jim fit un signe de la tête et rendit le sourire à sa vieille mère.

Il avait vraiment besoin d'être remonté, ne fût-ce que par une petite phrase. Car, dans son esprit fatigué, avait mûri un projet auquel il avait réfléchi longuement.

Il n'y avait pas d'argent dans la maisonnette, mais là-bas, au village, il y en avait beaucoup. Des sommes importantes, fantastiques, suffisantes pour faire le bonheur de Jim et de sa maman. Voici ce que lui disait son esprit. Car Jim savait, il savait même très bien, où il aurait pu trouver de l'argent. Le samedi soir, la caisse de Pete, qui tenait un salon-billard, était gorgée de pièces et de belles banknotes.

Oui, il s'en souvenait du temps où lui-même allait passer son week-end dans ce local. D'ailleurs, c'était un fait connu que les gars travaillant au moulin allaient tous les samedis soir faire leur petite partie chez Pete.

Et tout le monde savait également que les jeunes gens y laissaient pas mal d'argent à titre de cagnotte, outre le prix des nombreuses consommations qu'ils prenaient pendant la soirée.

Cet argent gisait dans la caisse de Pete comme une invitation muette. Jim n'aurait qu'à allonger la main pour s'en emparer. Pouvait-on appeler cela un vol ? Non, répondait Jim. Ce n'était pas de l'argent honnêtement gagné. Vider la caisse de Pete, ce n'était pas comme forcer le tiroir de l'épicier ou le coffre de la petite banque. Dévaliser le salon-buvette n'était pas un acte répréhensible comme attendre un travailleur au coin d'une rue, lui mettre un revolver sous le nez et s'emparer de son portefeuille.

Non, c'était absolument différent.

D'autre part, les clients de Pete n'avaient pas le droit de jouer dans cet endroit public. La loi l'interdisait... Et même si, par la suite, ils apprenaient que Jim avait été l'auteur de l'exploit, ils ne pourraient le dénoncer à la police. Car la justice aurait, tout d'abord, ordonné une enquête pour établir la provenance de l'argent. Les flics savaient parfaitement que l'on jouait chez Pete. Ils voulaient bien fermer un œil, mais au premier accroc ils seraient obligés d'appliquer la loi dans toute sa rigueur.

Et puis, Jim pourrait très bien effectuer son coup sans se laisser prendre...

Cette pensée le transfigura. Il donna un coup de poing sur la table. Son visage se contracta en une expression de douleur. De l'argent ! L'argent se trouvait chez Pete. De l'argent facile !

Il regarda une dernière fois ses mains. Il s'était légèrement écorché le poing, et saignait.

— A quoi bon faire cela, mon fils ? dit la mère.

Elle prit la main de son grand garçon entre les siennes et examina soigneusement l'écorchure.

Sans ajouter un mot, elle posa doucement le bras de Jim et s'en alla chercher un bandage et de l'eau chaude.

Lorsqu'elle revint, Jim n'était plus là.

Dès que sa mère eut quitté la pièce, il s'était levé, comme mû par un ressort. Oui, sa décision était prise. Les angles de sa bouche s'étaient redressés. Ses yeux n'étaient plus voilés par la paresseuse incertitude dans laquelle il était plongé pendant des jours et des nuits.

Il alla à la cuisine qui lui servait également de chambre à coucher.

Dans un tiroir gisait, depuis des années, un vieux revolver du calibre 22, au canon court et à la crosse bien découpée. Il y a longtemps, très longtemps, Jim avait acheté cette arme. Il avait eu la marotte, oubliée depuis des années, du tir à la cible. Mais il s'était avéré un tireur plus que médiocre. Dégoûté, il avait changé de sport et relégué le revolver dans un tiroir.

Il glissa l'arme dans sa poche.

Elle n'était pas chargée. Mais pour rien au monde Jim n'aurait entrepris une expédition armé d'un pistolet capable de tuer. Il risquait trop, si jamais le coup échouait et qu'il se faisait attraper. Il valait beaucoup mieux, dans cette éventualité, se faire trouver en possession d'une arme déchargée.

Il sortit dans la nuit. Il faisait un noir d'encre de Chine.

— C'est facile, se disait Jim en lui-même. Très facile. A cette heure, Pete sera sans doute seul dans son local. Il doit être en train de faire le compte des recettes de la journée. Et puis il fait si noir...

Pete est un imprudent. Il ne prend même pas la peine de mettre son argent sous clef. Jim sait parfaitement où est gardé le magot : dans une vieille boîte à conserves, sous le comptoir, à côté des étagères sur lesquelles sont posées les différentes marques de cigarettes.

Allons, du courage ! Jim ne fait de mal à personne, qu'il n'oublie pas cela ! Encore une fois, s'il s'était agi de dévaliser un travailleur ! Mais un tripot !

Et demain... ah ! demain, il pourra s'acheter autant de nourriture qu'il faudra pour satisfaire un appétit exaspéré par plusieurs mois de privations. Demain, il pourra payer à sa vieille mère une belle robe. Deux, si elle veut.

Mais, pas si vite. L'avenir est rose, mais toutes ces belles perspectives ne sont pas pour demain. Il vaudra mieux faire attention et se méfier. Jim racontera qu'il a trouvé du travail à Swadlow. Il s'en ira là-bas pour une semaine ou deux, avant de commencer à dépenser l'argent. Il vaut mieux ne pas éveiller les soupçons. Après un vol, tous les habitants du village deviennent méfiants.

Oui, c'est une excellente idée. S'en aller à Swadlow, y demeurer jusqu'à ce que l'argent soit dépensé, et ne revenir à la maison que pour les week-ends.

Excellente idée !

Tout en faisant ces réflexions, Jim est arrivé au village. Il relève le col de son veston et, le menton sur la poitrine, regarde la pointe de ses pas.

La petite agglomération est plongée dans les ténèbres. Mais les précautions ne sont jamais de trop. Bien que le constable Jemmings doive être couché depuis longtemps, il se peut que, ce soir, pour la malchance de Jim, il ait eu envie d'effectuer une dernière tournée.

Jim Glynbury parcourt la rue de long en large, et trois fois scrute tous les recoins d'ombre. Parfois, des jeunes gens s'attardent à bavarder à la belle étoile, assis sur une marche de perron.

Pas une âme ce soir !

Jim s'arrête net, et regarde la porte d'entrée du local de Pete. Son cœur bat si fort qu'il craint que ses coups ne réveillent le village entier. Mais dans son esprit exalté, la lumière du succès brille et lui insuffle un courage soudain. Il sort rapidement un mouchoir de sa poche et s'en couvre le bas du visage.

Maintenant ou jamais ! Il pense avec une précision très rapide. Le vieux revolver est dans son poing crispé. Il a envie de rire. Mais oui, c'est tellement facile !

Ce vieil idiot de Pete a oublié de cadenasser la porte d'entrée. Allons, l'affaire s'annonce bien.

Doucement, il pousse un battant qui s'ouvre sans bruit, et se glisse silencieux à l'intérieur de l'endroit. Il n'a pas besoin de lampe. Il connaît par cœur l'emplacement de tous les objets qui se trouvent dans le local, et peut se diriger parfaitement dans l'obscurité.

A pas de loup, il avance vers le comptoir. Mais, à ce moment, une question vient à son esprit. Si Peter a emporté le magot dans sa chambre à coucher, que fera-t-il ?

Sa belle assurance de tout à l'heure a fondu. Le silence terrible qui l'entoure pèse lourdement sur lui et le paralyse.

Faisant appel à toute sa volonté, il penche tout le poids de son corps en avant et fait quelques pas. Voici la porte qui s'ouvre derrière le comptoir. Ce n'est que lorsqu'il est arrivé à quelques centimètres de ce seuil qu'il aperçoit un rai de lumière qui filtre en dessous du battant.

Il se fige, terrorisé.

Maintenant, il entend de faibles éclats de voix qui viennent de la pièce à côté. Soudain, la porte s'ouvre toute grande, livrant passage à Pete et à Tom Jedds. Ils bavardent et rient aux éclats.

Jim Glynbury est envahi par un calme glacial : « Haut les mains ! » Sa voix est tellement rauque qu'il n'arrive pas à la reconnaître.

Les deux hommes, sidérés, ont projeté les bras en l'air. D'un signe de tête, Glynbury indique une grande armoire qui orne une partie de la paroi de gauche. « Là-dedans », grogne-t-il. Ils obéissent, hypnotisés par la gueule menaçante du revolver. Jim referme la porte sur eux et donne un tour de clef.

Le tout n'a pas duré deux minutes. Il a ouvert le tiroir-caisse et saisi la vieille boîte à conserves lourde de sa charge précieuse. Et puis, tout à coup, Jim laisse tomber l'argent par terre. Que se passe-t-il ? Lui-même n'en sait rien. Il court comme un fou, franchit la grande porte. Il veut s'enfuir dans la nuit, mais une force à laquelle il n'arrive pas à résister le fait s'arrêter. Quelques secondes de réflexion lui apportent l'explication de son impuissance :

— On ne s'improvise pas malfaiteur du jour au lendemain !

Maintenant, il est dans le pétrin. Il y a une seule façon de régler sa situation. Il décide, en une seconde, de faire face aux conséquences de son acte. Il va se livrer.

Il met son pistolet en poche et se dirige rapidement vers le local de Pete. Il ouvre l'armoire et délivre les deux hommes :

— Jim ! s'exclame Pete, Jim ! Vous nous avez entendus crier ?

Jim fait oui de la tête. Certainement, il a entendu les cris.

— L'avez-vous attrapé ? demande Pete. L'avez-vous attrapé ? Vous savez, il a essayé de nous tuer. Son regard tomba sur la main blessée de Jim. Mon pauvre vieux, vous vous êtes blessé. Brave garçon ! Mais dites-nous, de quel côté est parti le malfaiteur ?...

Le lendemain même, Pete, débordant de gratitude, prenait Jim à son service. Il lui donna un poste de confiance : celui de caissier de la maison...

Cinéma DIANA

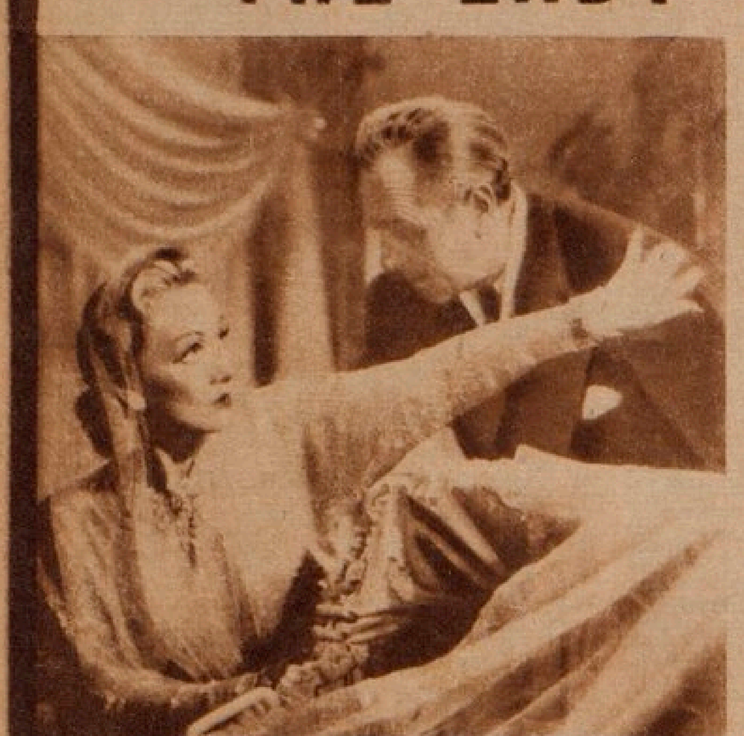
Rue Elfi Bey — Tél. 47067-68-69 — R.C. 7374

DU LUNDI 10 AU DIMANCHE 16 AOUT
COLUMBIA PICTURES présente

Marlene DIETRICH * *Fred* MAC MURRAY

dans

"THE LADY IS WILLING"





Une histoire pleine d'esprit et de drôlerie, enlevée avec verve et brio !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Lundi, Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m.



Cinéma METROPOLE

Rue Fouad 1er — Tél. 58391 — R.C. 7374

DU MARDI 11 AU LUNDI 17 AOUT
COLUMBIA PICTURES présente

Loretta YOUNG * *Fredric* MARCH

dans

"BEDTIME STORY"

Une Aventure Romanesque Délicieusement Mouvementée !



Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m.

Cinéma ROYAL

Rue Ibrahim Pacha — Tél. 45675-59195 — R.C. 5815

DU LUNDI 10 AU DIMANCHE 16 AOUT
20th CENTURY-FOX présente

Betty GRABLE
Don AMECHE

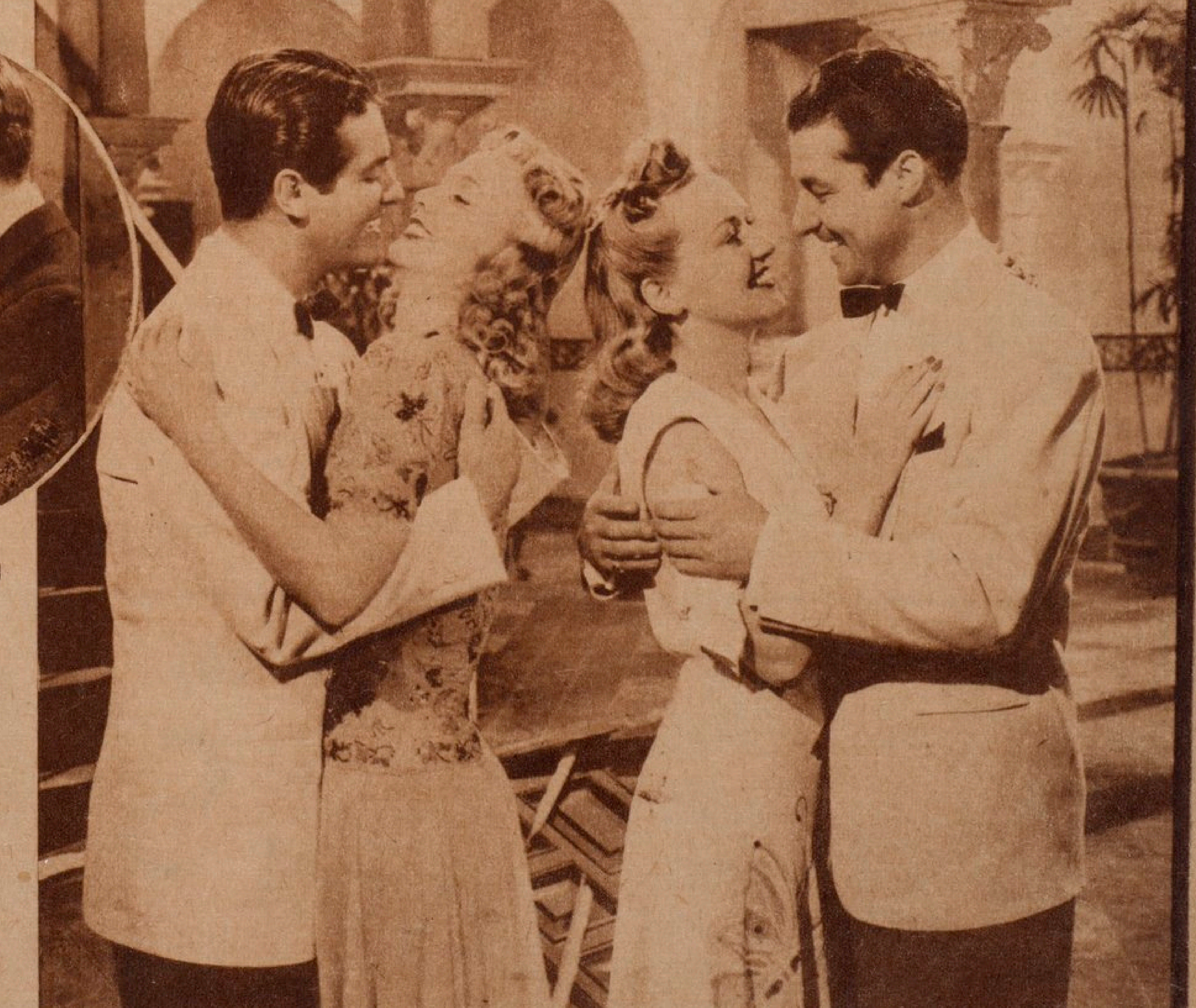
dans

"MOON OVER MIAMI"

en TECHNICOLOR

La Plus Fastueuse Comédie Musicale de l'Année !





Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m.